

BULLETIN DE RECHERCHES

N° 212

Décembre 1983

Les écoles de la campagne ontarienne

Dana Johnson, I.B.H.C.

Introduction

Pour la grande majorité des résidents de l'Ontario du XIX^e siècle, s'instruire signifiait parfois effectuer un pénible trajet pour se rendre à l'école à classe unique du village. En fait, jusqu'à ce qu'on prît des mesures pour regrouper les écoles dans les années 1950 et 1960, ce bâtiment d'architecture modeste fut l'emblème du système scolaire de la province. Il fit son apparition à l'époque de la colonisation et il fut au centre du système scolaire au cours des années cruciales de croissance entre 1850 et 1875; il continua à dominer, presque inchangé, jusqu'à ce que le transport scolaire et l'exode des populations rurales vers les grandes villes et les petites villes de la province, s'ajoutant aux changements radicaux apportés aux programmes de l'école primaire, s'allièrent pour le contraindre à fermer ses portes. Encore de nos jours, plus d'un quart de siècle après qu'elle eut été supplantée par les écoles rurales regroupées, la modeste maison d'école à classe unique reste un puissant symbole des valeurs et du style de vie du milieu rural.

Même si les bâtiments eux-mêmes n'ont guère changé au fil des ans, la place de l'école en tant qu'institution a connu de profonds bouleversements au cours de la longue période à laquelle nous nous intéressons dans notre étude - qui va des établissements des pionniers jusqu'à 1930. Au début, les rigueurs de la vie dans les premiers établissements forcèrent les pionniers à considérer l'instruction comme un luxe qu'ils ne pouvaient se permettre. Beaucoup d'écrivains ont tracé le portrait romantique mais tout à fait inexact du colon zélé défrichant sa terre et se hâtant d'ériger ces piliers de la vie rurale que sont les maisons permanentes, les églises et les écoles. En réalité, les immenses difficultés de ces premières années d'exploitation agricole, le mépris général dans lequel on tenait l'éducation à l'extérieur de la famille, l'absence de maîtres qualifiés et de toute aide gouvernementale, tout allait à l'encontre du développement de l'enseignement dans les écoles rurales. Pourtant, dès 1850, beaucoup de choses avaient déjà été réalisées: les autorités provinciales avaient mis en place une administration centrale chargée de l'éducation, dirigée par un ardent partisan de l'école primaire obligatoire gratuite, l'inspecteur général de l'éducation, le révérend Egerton Ryerson. Le principe du soutien de l'État pour le traitement des enseignants, tant dans les écoles publiques que dans les écoles séparées, avait été accepté et plus de 3000 écoles avaient été construites. Par surcroît, l'idée qu'une éducation structurée à l'extérieur de la maison était indispensable au développement de l'enfant avait commencé à faire son chemin dans l'esprit de la population. C'est cette idée relativement nouvelle mais primordiale qui permit le développement du système scolaire de l'Ontario. En fait, dans les années 1870, l'éducation avait pris une telle emprise dans l'esprit du public qu'elle se classait, avec la famille et l'Église, parmi les principaux piliers de la société rurale de l'époque de Victoria¹.



Parcs
Canada

Parks
Canada

This publication is available in English.

Hélas, les idées allaient changer complètement au cours des années. Dans les années 1930, les éducateurs pensaient tous d'un commun accord que l'école rurale était devenue la honte du système d'éducation qu'elle avait autrefois symbolisé. Pour les habitants des régions rurales, elle restait le centre de la vie communautaire, mais les administrateurs et les technocrates de l'éducation eux-mêmes étaient convaincus que le système d'écoles rurales et les bâtiments qui les abritaient incarnaient tout ce que pouvait avoir d'insatisfaisant à leur yeux la vie en milieu rural dans la province et ils ne ménagèrent pas leurs efforts pour les faire disparaître. Dans les années 1950 et 1960, ce mouvement avait atteint son but et l'école à classe unique disparaissait rapidement du paysage de la campagne ontarienne.

Au milieu de tous ces changements et de toutes ces controverses, il y eut un aspect de l'éducation en milieu rural qui resta assez constant: l'architecture et l'apparence des écoles elles-mêmes. En fait, les bâtiments construits dès les années 1850 et 1860 continuèrent à être utilisés, pratiquement sans grands changements, jusqu'à leur fermeture, près d'un siècle plus tard. Et leur fermeture ne réussit pas à chasser ces bâtiments du cœur des villageois qui les avaient tant aimés. Certains, tombés sous le pic des démolisseurs à cause de l'importance du terrain sur lequel ils s'élevaient ou de leur détérioration, prirent place parmi les souvenirs les plus chers pour revivre sous la plume des chroniqueurs de l'histoire locale ou dans les recueils de souvenirs rédigés à l'occasion de la célébration du centenaire du Canada. Mais la plupart continuèrent à jouer un rôle actif dans la vie communautaire et furent convertis en centres communautaires, en lieux de réunion pour des groupes aussi divers que les scouts ou les cercles de fermières, ou furent transformés en musées ou en mairies. D'autres restèrent bien plantés dans le paysage et devinrent de coquettes maisons. Quelle que soit la façon dont ils ont survécu, ces bâtiments sont la mémoire des jours qui ont disparu et ne reviendront plus.

Les premières lois sur l'éducation

L'intervention officielle du gouvernement dans l'éducation du niveau primaire (ou à l'égard de l'école publique, comme on disait pendant presque tout le XIX^e siècle) commença avec l'adoption de la Loi sur l'école publique de 1816. Naturellement, les écoles primaires existaient avant cette date mais sous forme d'écoles privées où l'on payait des frais de scolarité, ou d'établissements communautaires, sans organisation officielle, que finançaient les habitants du lieu. La première loi à cet égard, la Loi sur l'école publique de 1816, établit deux principes qui, en gros, allaient être les fondements de toutes les lois scolaires d'avant 1930. En premier lieu, l'éducation était considérée comme une question relevant au premier chef de l'initiative et de la direction des pouvoirs publics locaux. En second lieu, l'ensemble de la société, que représentait le gouvernement provincial, se devait, entre autres responsabilités financières, de soutenir ces initiatives locales. La loi de 1816 permettait à tout groupe de résidents de s'organiser en vue de fonder une école sous la direction de trois commissaires dont les fonctions consistaient à s'occuper pratiquement de tous les aspects de l'administration scolaire. L'intérêt que portait la société à l'instruction publique se manifesta par une initiative de l'Assemblée législative qui introduisit une subvention salariale de 25 £ par an pour toute école fréquentée par 20 élèves. Cependant, les décisions des commissaires étaient sujettes à l'approbation des commissions de district, constituées par des représentants chargés des questions pédagogiques et nommés par le gouvernement. Le pouvoir central n'assurait cependant pas le financement de la construction ou de l'entretien des écoles, pas plus qu'il n'intervenait véritablement dans les questions pédagogiques locales. Il se contentait d'accorder des subventions salariales. Il appartenait aux intéressés de réunir suffisamment de fonds pour construire des bâtiments convenables et pour payer le gros des traitements des enseignants par le biais de frais de scolarité, d'impôts et de dons².

Étant donné le manque de générosité de l'Assemblée législative et l'impossibilité pour de nombreuses circonscriptions de réunir les fonds, les premières écoles publiques rurales étaient primitives et grossières - mais l'on ne peut s'empêcher d'ajouter qu'elles ne souffraient pas en général d'être comparées avec les premières habitations, pour ce qui est de la qualité. Souvent, l'on faisait l'acquisition d'une église, d'une résidence privée ou d'un bâtiment quelconque pour y installer l'école; si l'on construisait une véritable école, "elle avait la même architecture que les maisons des pionniers les plus simples. Elle était faite de rondins grossièrement équarris et mesurait en général environ 14 pieds sur 16 pieds avec un plafond peu élevé. La cheminée tenait une place proéminente dans le bâtiment"³ [Traduction].

C'est ainsi que l'on géra l'éducation dans les écoles publiques pendant près de quarante ans. Les tentatives visant à augmenter la centralisation - comme par exemple, la création en 1823 d'un Conseil général de l'éducation - se soldèrent en grande partie par un échec et les initiatives locales semblent avoir eu des résultats décevants. En 1826, le ministre anglican le plus en vue de la colonie, John Strachan, déplorait que l'on n'eût établi que 350 écoles publiques fréquentées par 7000 élèves pour une population de près de 150 000 habitants⁴.

La controverse politique qui fit rage durant les années 1830 fit de la réforme de l'éducation l'objet d'un débat sectaire entre les partis politiques qui empêcha par conséquent toute solution aux problèmes. Il fallut attendre 1841 pour que l'on prît de véritables mesures. La Loi sur l'école publique de 1841 introduisit deux principes supplémentaires qui tenaient compte de l'évolution du système d'éducation: la nécessité d'assurer une direction centralisée qui se concrétisa par la création du poste d'inspecteur général de l'éducation du Canada et l'acceptation d'un financement public des écoles séparées pour des questions religieuses ou nationales. Les premières mesures adoptées dans le cadre de la loi étaient largement insuffisantes et c'est pourquoi celle-ci fut remplacée par un autre projet de loi en 1843. Avec la nomination en 1844 du plus brillant pasteur méthodiste de la province, Egerton Ryerson, au poste d'inspecteur adjoint à l'éducation (il devint inspecteur général après 1846), néanmoins, les questions pédagogiques furent dès lors dans les mains d'une personne résolue dont la mission était de faire progresser l'enseignement à travers la province. Jusqu'à son départ en retraite en 1876, Ryerson fut le plus ardent partisan dans la province de la cause de l'éducation. "L'éducation est un bien public, l'ignorance est un mal public" écrivait Ryerson dans un rapport à l'Assemblée législative en 1846 et il s'efforça inlassablement d'améliorer l'éducation non seulement en Ontario mais dans toute l'Amérique de Nord britannique. Il fut considéré par un grand nombre de gens comme "le fondateur du système d'écoles publiques du Canada anglais"⁵.

Sous la direction de Ryerson, l'instruction en milieu rural en vint à faire partie intégrante de la vie de chaque enfant. Les écoles primaires se mirent à pousser comme des champignons et des milliers d'écoles à classe unique furent construites en plus de quelques écoles plus vastes. On atteignit plusieurs objectifs notables: l'abolition des frais de scolarité dans les écoles publiques et le remplacement du système de contributions par les impôts fonciers locaux comme principale source de financement des écoles (1850); l'on obligea les enfants de 6 à 12 ans à fréquenter l'école pendant au moins une partie de l'année scolaire (1871); introduction du système d'inspection obligatoire des écoles, tant du point de vue pédagogique que de l'état des bâtiments, par des employés du gouvernement central (1850), et établissement de normes minimales sur la qualité des bâtiments et des équipements scolaires (1871) que l'on appliquait en faisant brandir la menace du refus de payer les subventions.

Tous ces progrès eurent de profondes répercussions sur les bâtiments scolaires. Même si les lois étaient, par nécessité, contraintes de se plier aux conditions locales, les lois scolaires qui se succédèrent au cours des années incitèrent un plus grand nombre d'enfants de tout âge à fréquenter l'école dans des bâtiments qui étaient de

plus en plus souvent conçus conformément aux normes établies par le bureau de l'inspecteur général de l'éducation.

L'école rurale d'avant 1850

Dans son premier rapport annuel sur l'état des écoles du Haut-Canada, l'inspecteur général résumait la situation en qualifiant les établissements scolaires de déplorables: à quelques rares exceptions près, les écoles sont dénuées de presque toutes les qualités essentielles qui en feraient des lieux adaptés à l'enseignement primaire. Elles étaient dépourvues de pupitres et de sièges appropriés, de matériel pédagogique, de cours de récréation, d'eau et même de cabinets. Le manque d'intérêt pour l'éducation dans les villages était de toute évidence un problème car les priorités municipales mettaient rarement l'accent sur l'instruction. Comme un politicien l'écrivait, avant 1850, "des routes, des routes, des routes" voilà ce que demande le peuple qui crie sur tous les tons: Abaissons les impôts⁶. Mais Ryerson se refusait à croire qu'il était impossible d'amener le public à prendre conscience de l'importance de l'instruction car, pour lui, le diagnostic était clair: les commissaires ne donnaient pas suffisamment d'instructions sur la façon d'établir les plans de bâtiments adaptés aux besoins et de les construire. Tout ce qui a été fait à cet égard — et assurément, les choses ont progressé — signalait Ryerson, a été imaginé et accompli par les gens eux-mêmes, sans plans, ni directives, ni suggestions d'aucun organisme directeur. Même si les progrès furent plus lents que Ryerson ne l'avait espéré, l'amélioration des bâtiments scolaires resta l'un de ses premiers objectifs et, en fait, l'un des plus permanents de son mandat.

Une enquête statistique menée par Ryerson en 1850 sur les écoles de la province vint étayer le jugement qu'il avait porté quatre ans auparavant⁷. L'école rurale "moyenne" de cette année-là était un bâtiment en rondins (52 pour cent), ou plus rarement à pans de bois (44 pour cent), à une seule salle de classe (90 pour cent). Bien que les dimensions des écoles fussent fort variables, plus de la moitié des bâtiments signalés avaient moins de 20 pieds sur 24, 14 pour cent étaient inférieurs à 18 pieds sur 20 pieds. Des bâtiments de cette taille accueillaient des classes comptant en moyenne 50 élèves mais plusieurs exceptions stupéfiantes furent rapportées par les inspecteurs au cours des années: l'école n°9, Flamborough West, près de Hamilton, essayait d'instruire 122 enfants dans une salle mesurant 24 sur 18 pieds⁸ tandis que l'école n° 7, Warwick, près de Sarnia, abritait ses 86 élèves "dans une misérable mesure enfumée, qui aurait à peine convenu comme porcherie" et qui ne mesurait que 16 pieds sur 18⁹. Soixante pour cent des bâtiments étaient en 1850 jugés "bien entretenus", mais moins de 40 pour cent étaient équipés pour l'aération (c'est-à-dire qu'ils ne disposaient pas de fenêtres que l'on puisse ouvrir, de tuyaux d'aération ou de conduits de fumée par le toit), les deux tiers n'avaient pas de cours de récréation et 90 pour cent, chiffre remarquable, n'avaient pas de cabinets. Fait positif, cependant, plus de 95 pour cent possédaient des équipements de salle de classe "appropriés", c'est-à-dire des pupitres et des sièges d'un modèle quelconque.

Les statistiques ne donnent toutefois qu'une image stéréotypée, inexacte, de l'état des écoles avant 1850. Peu de bâtiments de cette époque des pionniers sont parvenus intacts jusqu'à nos jours (voir les figures 1 à 4 qui montrent des bâtiments représentatifs); ceux qui ont continué à être utilisés sont, et de loin, exceptionnels du fait qu'ils étaient construits en brique ou en pierre. De nombreuses descriptions des bâtiments d'avant 1850 sont cependant parvenues jusqu'à nous et l'on peut en citer des extraits pour nuancer le tableau donné par les statistiques. Dans le canton de Kitley, un ancien instituteur, John MacKay, se rappelait en ces termes sa première école:

Le bâtiment était de construction vraiment médiocre, de 20 pieds sur 20. Les murs qui avaient à peu près 7 pieds de haut étaient en rondins non dégrossis. Il y avait 3 fenêtres, une sur chacun des trois

côtés, et la porte se trouvait sur le quatrième mur. Le plancher et le plafond étaient constitués de planches grossières. L'on ne pouvait assurer l'aération que par la porte et par les fenêtres.

L'aménagement était tout à fait comparable au bâtiment. En fait de pupitres, on trouvait sur deux des murs de la maison une planche de pin d'environ 14 pieds de long, de 16 à 18 pouces de large, rabotée sur le dessus et clouée au mur. En guise de sièges, nous avions des bancs rustiques taillés dans des billes de cèdre ou de tilleul d'Amérique. À chaque extrémité il y avait deux trous à tarière où étaient fixés les pieds faits de pièces de bois non équarries¹⁰. [Traduction]

L'une des premières écoles du canton Emily était plus primitive encore mais ne constituait nullement un fait isolé. Ce texte anonyme a été envoyé au ministère de l'Éducation au début du XX^e siècle:

La maison d'école, ou le bâtiment qui servait à cette fin, était une vieille cabane en rondins d'environ 20 pieds sur 12, surmontée d'un toit plat en écorce d'orme, qui n'avait ni fenêtre, ni plancher, ni cheminée, ni poêle, et par conséquent ne pouvait être utilisée qu'en été; il y avait une ouverture dans le toit pour faire sortir la fumée... L'école ouvrit ses portes en juin 1834... L'ameublement de l'école était constitué de planches grossières reposant sur de longues tiges ou tasseaux vissés dans des trous à tarière percés dans les rondins latéraux du bâtiment - nous n'avions pas besoin de balayer le plancher, parce que c'était notre mère la terre. Pour tous livres et matériel pédagogique, nous avions la Bible; en fait de syllabaires, les livres de Carpenter et de Mavor, et de vieux traités d'arithmétique que les parents des enfants avaient apportés du vieux continent. Nous avons très peu de papier, quelques ardoises¹¹ [Traduction]

Plus à l'ouest, dans les cantons de Waterloo et de Norwick, les conditions étaient analogues: le plus souvent les enfants fréquentaient de petites écoles en rondins, équipées uniquement de bancs et de pupitres qui se réduisaient à une planche de bois. Au début de la colonisation, on pouvait construire à peu de frais ce genre de maison d'école, signalait un instituteur, et c'était la raison pour laquelle on choisissait ce type de construction.

Même avant qu'on passe au système des impôts fonciers répartis entre tous les habitants, en 1850, on vit s'élever de plus en plus de bâtiments plus modernes et plus neufs. Le récit d'Oliver Olmstead qui se rapporte à la période de 1838 à 1942 nous donne l'un des premiers exemples de cette évolution:

Le premier bâtiment scolaire était une maison en planches fort délabrée, sans poêle. Il y avait une cheminée à feu nu à une extrémité du bâtiment... L'ameublement de la salle de classe se limitait à des bancs branlants et à une rangée de pupitres sur trois des côtés de la salle fixés par des charnières pour être abaissés pendant le service religieux. Il n'y avait pas de cartes dans l'école. Ma seconde école ... s'élevait dans le canton de London ... et c'était un vieux bâtiment en pans de bois avec un poêle au centre. Il était meublé de bancs branlants, de pupitres montés sur charnières, d'une chaire à une extrémité... Ma troisième école se trouvait à Southwold, elle ouvrit ses portes en 1842. Le bâtiment était neuf en pans de bois, très convenable. La salle de classe était bien meublée. Les sièges étaient d'un ancien modèle¹².

Un certain nombre de bâtiments primitifs de ce genre ont été signalés à l'I.B.H.C. lors de l'enquête sur les écoles d'avant 1930 ayant survécu et certains

d'entre eux sont illustrés dans les figures 1 et 2. La plupart de ces bâtiments ont naturellement subi des modifications considérables et aucun ne donne une idée de l'état intérieur à l'époque. Un dessin datant de 1845 et désigné simplement par les termes "école située à Adelaide visitée en décembre 1845" (figure 5) donne une certaine idée de l'agencement intérieur d'une école en rondins assez typique d'avant 1850; on y voit illustrée une salle à plafond bas, aux murs non plâtrés, aux planchers en madriers, éclairée par de petites fenêtres fixes et chauffée par une cheminée à feu nu, sans aération d'aucune sorte. Le maître, d'une taille quelque peu disproportionnée, n'a ni pupitre ni appareil pour l'aider dans son enseignement, tandis que les élèves sont assis sur des bancs fixés aux murs. De façon générale, ce dessin reflète la simplicité de très nombreuses écoles d'avant 1850.

Vers de meilleurs bâtiments scolaires: l'évolution après 1850

L'état des écoles ne manquait pas d'indigner l'inspecteur de l'éducation qui soutenait qu'il était impossible d'instruire les enfants dans un environnement aussi primitif. La première solution choisie par Ryerson fut de fonder en 1848 le Journal of Education for Upper Canada, revue mensuelle présentant des articles, des rapports, des conseils et des illustrations sur des sujets aussi variés que le choix du site de l'école, le choix de manuels appropriés, des indications détaillées sur la façon de fabriquer un tableau noir avec du plâtre et du noir de fumée ainsi que des explications sur la façon d'installer un poêle dans une salle de classe. Au cours des premières années de la publication du Journal, Ryerson mit l'accent sur le sujet de l'architecture scolaire en publiant d'innombrables extraits (souvent non fiables) de la plus importante étude sur le sujet en Amérique du Nord, School Architecture d'Henry Barnard qui avait été publiée à Boston en 1848. Le Journal était envoyé, sans frais, à tous les commissaires scolaires qui en faisaient la demande et, naturellement, à tous les inspecteurs d'écoles. Jusqu'à ce qu'on cesse sa publication en 1876, afin de réduire les frais, le Journal of Education for Upper Canada joua un rôle capital en faisant prendre conscience aux commissaires d'écoles de l'importance de l'amélioration des écoles et en leur expliquant les moyens d'y parvenir. Pour appuyer son message, Ryerson demanda et obtint en 1849 une subvention spéciale de l'Assemblée législative de 200 £ pour l'amélioration de l'architecture scolaire. Cette somme fut utilisée pour faire l'acquisition de 400 exemplaires du livre de Barnard qui fut distribué à tous les pouvoirs publics municipaux de la province, du conseil de canton au gouverneur de comté. Dans son rapport annuel de 1850, l'inspecteur général -- qui n'est pas toujours très objectif lorsqu'il s'agit de faire le point sur ses initiatives -- déclarait: "d'après l'accueil que l'on a fait en général à cet ouvrage, et compte tenu de l'information et des illustrations qu'il contient, je ne doute aucunement que son influence ne soit des plus bénéfiques". Les inspecteurs locaux étaient comme il se doit encourageants -- il ne faut pas oublier qu'ils étaient les employés de Ryerson -- mais ne s'attendaient guère à des progrès rapides. Comme un inspecteur le signalait, c'était un article de foi parmi les éducateurs.

qu'il n'y a rien qui puisse donner à l'étranger une idée plus vraie et plus éloquente de la condition sociale du peuple chez qui il séjourne que l'aspect et le caractère des bâtiments consacrés à la formation intellectuelle de la jeunesse. Ils sont l'image du bien-être social du peuple, ou de la prospérité de la nation. [Traduction]

Hélas, et l'inspecteur s'en plaignait, ces idées n'étaient pas partagées par tous dans les villages: il trouvait que dans de nombreuses régions de ce pays, l'on ne se souciait guère, et même pas du tout, de l'apparence ou du confort des maisons d'école¹³.

Pourtant, dans certaines régions de la province, on avait fait des progrès, qui s'étaient manifestés par un changement de l'attitude du public à l'égard de

l'importance de l'instruction et par une amélioration dans la construction des écoles. Comme le révérend William Ormiston du canton de Clarke l'écrivait en 1853, l'école de 1843 serait jugée inacceptable en 1853. De nouvelles idées avaient fait leur chemin dans l'esprit du public quant à la place, au genre, aux droits et aux objectifs de l'école publique, et cette nouvelle tournure d'esprit avait augmenté le désir de faire des efforts pour donner aux enfants des bâtiments plus commodes, des manuels et des équipements de qualité supérieure et des enseignants mieux qualifiés. D'autres inspecteurs émettent l'avis contraire; William Jones du canton de Rainham écrivait qu'il était toujours étonné de voir combien les gens sont regardants. Si vous leur parlez de construire une nouvelle école ou de réparer l'ancienne, ils s'exclament que celle-ci est encore suffisamment en bon état, qu'il n'est nullement nécessaire d'engager des dépenses si importantes. Wesley Freeman, du canton de Windham, était encore plus direct: pour lui, l'intérêt que portaient les villageois à l'éducation était fort limité et il constatait un désintérêt complet pour le confort et les commodités des écoles et du terrain où elles s'élevaient¹⁴.

En dépit des premières mesures prises par Ryerson, les critiques sur l'état des écoles de la province se poursuivirent, et l'inspecteur général lui-même menait souvent le bal. Année après année, les rapports annuels dressaient la liste des améliorations apportées à l'architecture des écoles nouvellement contruites mais ces progrès mineurs étaient moins enthousiasmants si on les comparait à l'état affreux de la majorité des bâtiments. À cet égard, Ryerson pouvait compter avec le temps; les premiers bâtiments en rondins ne pouvaient durer éternellement sans réparation. Comme le révérend Daniel Wait du canton de Haldimand le faisait remarquer, "c'est un fait indiscutable que la grande majorité des écoles sont dans un état de délabrement avancé et ne pourront durer encore longtemps ainsi"¹⁵. La solution à adopter, et le pouvoir central ne l'ignorait pas, était que l'inspecteur général et les inspecteurs locaux exercent d'inlassables pressions sur les commissaires en plus de leur faire connaître les dernières nouveautés en matière d'architecture scolaire.

À cet égard, Ryerson continua dans la ligne qu'il avait adoptée pour améliorer la qualité de l'architecture scolaire. En 1853, il commanda une série de plans pour des écoles rurales et urbaines à la prestigieuse firme d'architectes de Toronto, Cumberland and Ridout, qui avait conçu les deux principaux bâtiments scolaires de la province, l'école centrale de Hamilton et l'école normale et modèle de Toronto. Bien que la firme ne présentât pas de plans, Ryerson n'en continua pas moins à publier des articles provenant de différentes sources dans le Journal, et il lui arrivait parfois de remplacer les illustrations d'écoles américaines par des réalisations d'architectes canadiens¹⁶. Enfin, en 1857, Ryerson autorisa la publication du premier guide d'architecture scolaire de la province, The School House: Its Architecture, External and Internal Arrangements. Son auteur, John George Hodgins était l'adjoint de Ryerson et le volume de 212 pages comprenait en grande partie des matériaux déjà publiés dans le Journal of Education for Upper Canada. Le choix des matériaux n'était pas non plus axé précisément sur les problèmes particuliers posés par le climat canadien; la plupart des chapitres du livre portant sur l'architecture étaient tirés de School Architecture de Barnard et des rapports des responsables des écoles de Pennsylvanie et du Connecticut¹⁷. Malgré tout, l'ouvrage porta ses fruits puisqu'il modifia l'orientation de l'architecture scolaire de la province et même de toute l'Amérique du Nord britannique. Il fournit l'information la plus à jour possible sur toutes les facettes de l'architecture scolaire à un groupe de gens qui n'avaient guère accès à autre chose en cette matière. The School House comprenait en fait deux tomes: un manuel de construction destiné aux commissaires d'écoles avec des analyses portant sur des sujets comme le choix du site, les principes de chauffage, d'aération et d'éclairage, la construction des équipements scolaires ainsi que la préparation de plans et devis adéquats, et un manuel pédagogique destiné aux enseignants avec des articles de fond sur la discipline à l'école, les fonctions des maîtres et le choix de textes d'auteurs propices à faire mémoriser aux élèves.

Fort différentes des bâtiments scolaires représentatifs d'avant 1850, dont nous avons parlés précédemment, les "nouvelles" écoles préconisées par les autorités provinciales étaient de plus grandes dimensions, d'apparence extérieure plus élégante, mieux situées, mieux équipées et beaucoup mieux éclairées, chauffées et aérées (voir les exemples des figures 6 à 9). On avait besoin de plus grands bâtiments étant donné qu'un nombre de plus en plus important d'enfants fréquentaient l'école pendant une plus longue période de temps et parce que les anciens bâtiments étaient souvent surpeuplés. Ces bâtiments plus modernes fournissaient une surface minimum de dix pieds carrés et un volume minimum de 150 pieds cubes pour chaque élève inscrit. Pour qu'il soit possible d'assurer une aération satisfaisante, l'on recommandait avant tout la construction de fenêtres que l'on puisse ouvrir, de conduits de fumée et de poêles plus efficaces. Pour améliorer l'éclairage, on conseillait d'orienter les bâtiments du nord au sud et de les doter de grandes fenêtres — les exemples présentaient de deux à quatre fenêtres sur les mur est et ouest de l'école — placées en hauteur pour éviter que les enfants ne soient distraits pas par l'extérieur et pour leur assurer le meilleur angle d'éclairage. Des pupitres doubles et des sièges de fabrication industrielle (ou des produits fabriqués localement mais de conception analogue) devaient remplacer les bancs grossièrement faits des premières écoles: ils devaient être placés, dans la mesure du possible, sur un plancher légèrement en pente où l'on devait asseoir les enfants suivant leur taille de façon à permettre à tous les élèves de voir au tableau. On voulait que toutes les salles de classe soient équipées d'au moins quelques-uns des derniers appareils pédagogiques mis sur le marché pour aider l'enseignant à faire son cours: tableaux noirs, horloges, thermomètres, dessins, jeux de construction, formes géométriques, globes, cartes, abaque et appareils pour faire des expériences en électricité, en pneumatique, en physiologie et en optique. On accordait une importance particulière à la lanterne magique, précurseur de projecteur de diapositives, ainsi qu'à la bibliothèque scolaire que l'on jugeait indispensable à une école rurale digne de ce nom. Pour aider à généraliser l'emploi de ces articles, Ryerson créa un magasin central, l'Education Depository, chargé de mettre à l'essai, d'acheter et de mettre en marché les articles jugés convenables pour les écoles de l'Ontario à des prix inférieurs au prix de gros. Fermé en 1879, à cause des pressions exercées par le secteur privé, l'Educational Depository fournissait une large gamme d'articles aux écoles rurales à un prix inférieur de 50 pour cent au prix normal, grâce aux subventions du gouvernement (voir la figure 10).

L'on ne s'intéressait pas moins à l'apparence extérieure de l'école. Des élévations, dessinées par des architectes, étaient présentées pour des écoles en brique, en pierre ou en bois, dans le but de faire de l'école rurale ce qu'elle aurait toujours dû être — le centre d'intérêt du voisinage¹⁸. L'on préconisait le choix de sites en hauteur, secs et bien boisés, et il était suggéré d'agrémenter l'école d'une grande cour de récréation clôturée, ainsi que de parer les façades de massifs d'arbustes ornementaux et de fleurs. On devait également creuser un puits sur le terrain, aménager des pelouses, un bûcher et des cabinets placés discrètement à l'arrière du terrain.

L'ouvrage de Hodgkin, *The School House*, ne décrivait nullement, évidemment, les écoles telles qu'elles étaient mais faisaient valoir aux yeux des commissaires d'écoles et du public l'image de l'école idéale. Beaucoup de gens pensèrent naturellement que l'ouvrage et les normes qu'il proposait demandaient l'impossible aux pouvoirs publics locaux. On jugeait qu'il était relativement facile pour des ronds-de-cuir de Toronto, qui refusaient obstinément d'accorder des subventions pour les nouveaux bâtiments, de conseiller d'énormes augmentations des impôts fonciers pour payer la construction d'écoles neuves et plus élégantes. "The Pamphlet on School Architecture", écrivait John Lawton du canton de North Plantagenet, ne sera pas tellement utile ici tant que nous aurons une quantité de billes de pins pour la construction des écoles et de leur aménagement. James Clapperton du canton d'Augusta était également catégorique; bien qu'il fût très heureux de la publication

d'un volume si complet, il déclarait: "l'opinion des commissaires et des autres est qu'ils ne peuvent se permettre de construire des écoles du type conseillé par l'ouvrage". D'autres inspecteurs étaient plus optimistes; Allan Ruttan des cantons de Camden East et de Sheffield considérait qu'il ne fallait pas s'attendre à des améliorations immédiates compte tenu des accords financiers en vigueur. Mais il ajoutait que l'ouvrage "faisait l'admiration de chacun et que dès que la situation financière de la région le permettrait, la construction d'écoles serait de beaucoup facilitée et améliorée par la consultation de ces pages". Il louait les mérites de l'ouvrage "qui avait fait comprendre aux commissaires ce qui convenait et ce qui ne convenait pas aux écoles, sur le plan architectural"¹⁹.

Au risque de paraître injuste en ne signalant que quelques bâtiments scolaires parmi les nombreuses écoles qui ont été portées à l'I.B.H.C., nous citerons deux écoles en particulier pour illustrer le changement qui s'est produit entre l'école "des pionniers" et l'école de Ryerson. Parmi les cas les plus intéressants, mentionnons les écoles du canton d'Oxford-on-Rideau, dans l'est de l'Ontario, qui ont survécu jusqu'à nos jours. Nous possédons les dossiers afférents à 12 écoles construites entre 1846 et 1905, et nous choisirons deux exemples pour illustrer la différence entre ces deux types d'écoles du XIX^e siècle. L'ancienne école n° 11 de Bishop's Mills est représentative de l'architecture scolaire à l'époque des pionniers (fig. 11). Elle fut construite en pierre en 1862. Elle mesure 22 pieds sur 30, est surmontée d'un comble sur pignon et sa décoration est sobre. Elle est percée de trois petites fenêtres à guillotine, disposées symétriquement de chaque côté du bâtiment; la porte centrale est décorée à la partie supérieure d'un motif en demi-cercle en bois, incrusté dans le crépi. L'intérieur dénote la même simplicité; on y trouve une estrade en bois à l'extrémité de la salle pour le bureau de maître et la finition de plâtre blanchi à la chaux égaiyait l'intérieur; une cheminée, pour le poêle à bois, se trouvait le long du mur d'extrémité.

En moins de dix ans, cette façon extrêmement simple de construire était déjà considérée comme révolue par les commissaires et l'administration centrale. L'école n° 8 d'Oxford Mills, construite en 1875, dénote l'influence des exhortations de Ryerson en faveur d'une architecture scolaire plus moderne. Située sur un terrain qui fait face à la rivière, à côté de l'hôtel de ville, tout aussi charmant et datant de la même époque, l'école d'Oxford Mills est un bâtiment à deux salles de classe, dessiné par un architecte, qui ne manque pas de grâce (fig. 12). John Steacey, architecte de Brockville connu pour avoir réalisé plusieurs bâtiments publics de la région, établit les plans des deux bâtiments. Comme l'école de Bishop's Mills, l'école n° 8 fut construite en pierre, mais la similarité entre les deux écoles s'arrête là. Tandis que l'école de Bishop's Mills était d'une architecture simple et dépouillée, l'école d'Oxford Mills était élégante. L'extérieur est en pierre brute, posée au moyen d'un épais mortier en assises irrégulières, et l'ensemble donne un effet extrêmement pittoresque. Le petit porche, éclairé par deux hautes fenêtres étroites, est surmonté d'un splendide campanile et d'une girouette dorée; la bordure en bois travaillé est reprise au-dessus de la porte d'entrée et le long du pignon d'extrémité. Les deux salles de classe sont vastes et bien éclairées par six fenêtres; chacune des fenêtres est agrémentée d'un seuil en pierre calcaire lisse, dressé au marteau, et s'inscrit dans un arc de pierre en plein cintre. Il est indéniable que l'impression générale dégagée par l'école n° 8 est fort différente de celle de l'école n° 5, la première étant plus pittoresque et possédant plus de charme; mais, détail plus important pour les pédagogues, les grandes fenêtres, une meilleure aération, la grandeur des salles, le souci du détail, ainsi que l'apparition de commodités comme le hall d'entrée et le campanile, dénotaient un progrès de l'architecture des écoles qui contribuait de façon non négligeable à rehausser la qualité de l'expérience pédagogique des écoliers de la campagne. Bien que l'on sache peu de choses sur l'équipement des deux écoles, les archives nous portent à croire que la dernière était mieux équipée, qu'elle était dotée de tableaux noirs en ardoise plutôt qu'en plâtre et de matériel pédagogique du type

globes, cartes, etc. En moins d'une génération, les écoles du canton d'Oxford-on-Rideau étaient passées comme les autres de l'étape du bâtiment austère, construit à peu de frais, du type maison de pionnier, à un haut degré de raffinement, tant sur le plan architectural que sur le plan pédagogique.

Peu de régions pouvaient rivaliser avec l'école d'Oxford Mills pour la qualité de l'architecture mais la même évolution, d'un bâtiment simple à un bâtiment plus complexe, fut reprise maintes et maintes fois dans la province au fur et à mesure que de jolis bâtiments en brique et en pierre, construits suivant les normes du ministère de l'Éducation, remplacèrent les premiers bâtiments plus modestes en rondins ou à pans de bois. Nous présentons une sélection de ces bâtiments dans les figures 13 à 38.

Il est impossible de déterminer quelle influence précise exercèrent le Journal of Education for Upper Canada et The School House de Hodgins sur l'architecture scolaire de l'Ontario mais il est évident que le style des bâtiments que nous avons présentés est très différent suivant qu'il s'agit d'écoles d'avant ou d'après 1850 et que ces différences sont en grande partie imputables à l'impact de ces publications. Pendant les années 1850 et 1860 — et plus particulièrement pendant la période d'essor de la construction des années 1870 — les bâtiments scolaires ruraux dénotent au moins une certaine préoccupation des normes préconisées par Ryerson. Cependant, dépourvues de tout soutien financier extérieur — l'on n'accordait que rarement des subventions²⁰ — de nombreuses circonscriptions scolaires furent incapables ou indésireuses de construire des écoles se rapprochant de l'idéal que le bureau de l'inspecteur général avait fixé. Quand Ryerson prit sa retraite en 1876, 15 pour cent des écoles de la province étaient encore des bâtiments en rondins et un peu moins de la moitié des 5042 écoles rurales de la province poursuivaient leurs activités dans des bâtiments qui montraient clairement que la politique d'amélioration de l'architecture des écoles de Ryerson avait porté ses fruits²¹. À l'échelon local, les inspecteurs pouvaient encore signaler dans leurs rapports la remarquable persistance des bâtiments de mauvaise qualité. En 1872, par exemple, Frederick Burrowes de Napanee passa en revue 100 écoles dans les comtés de Lennox et d'Addington colonisés depuis fort longtemps. Il signala que 76 d'entre elles ne possédaient encore de cabinets, que 93 n'avaient pas de terrain de jeu ou de cour de récréation clôturée, que 53 étaient dépourvues de tout matériel pédagogique tandis que 24 bâtiments étaient jugés "absolument impropres comme écoles". Dans l'un des bâtiments — qui heureusement fut rapidement remplacé — Burrowes signalait que 97 enfants suivaient leurs cours dans une seule salle mesurant 18 pieds carrés, dotée d'un plafond de 6 pieds 1/2, avec peu de lumière naturelle, pas de pupitres ni de cabinets²². Naturellement, de nombreuses écoles s'étaient équipées d'une bibliothèque, de globes et d'appareils scientifiques; à coup sûr, un grand nombre de nouvelles écoles étaient mieux éclairées, plus spacieuses, mieux aérées et mieux équipées que celles qui les avaient précédées. De plus, les autorités provinciales obtinrent une concession majeure de la part de l'Assemblée législative en 1871 lorsque la nouvelle loi sur les écoles autorisa la suspension des subventions réglementaires au salaire des enseignants si les bâtiments étaient en général jugés d'une qualité inférieure à la norme. Dans le cadre des municipalités, les écoles étaient les grandes bénéficiaires de la manne produite par la distribution, dans les années 1860, du produit du Clergy Reserve Fund et, après 1873, du Municipal Loan Fund. Mais les inspecteurs continuèrent à présenter des rapports mentionnant des écoles qui faisaient honte au système d'éducation de la province et des bâtiments qui continuaient à être utilisés longtemps après avoir été frappés d'interdit²³.

Les écoles rurales d'après Ryerson

Si Egerton Ryerson avait pu faire le tour des écoles de la campagne ontarienne en 1930, il aurait probablement été surpris et découragé de constater le peu de

changements par rapport aux bâtiments qui existaient déjà quand il avait pris sa retraite en 1876. L'école à classe unique, construite en version simplifiée des plans et devis présentés par Hodgins dans The School House, continuait à être le pilier du système scolaire rural de la province qui avaient travaillé dur pour faire changer les choses, mais la résistance des contribuables et des commissaires locaux ainsi que le refus de l'Assemblée législative de débloquer des fonds pour l'amélioration des installations vouaient à l'échec la plupart de leurs efforts réformistes. En dépit de ces obstacles, cependant, trois mesures importantes furent adoptées entre 1876 et 1930 pour rehausser la qualité des écoles rurales de l'Ontario: la révision (en 1876, 1886, 1900 et 1907) de la série de plans normalisés du ministère de l'Éducation; la mise sur pied de programmes d'embellissement des écoles comme l'instauration du Arbor Day, où chacun devait planter un arbre, et le mouvement visant à doter les écoles d'un jardin; en troisième lieu, l'apparition de l'idée de regrouper les écoles rurales. Néanmoins, malgré leurs bonnes intentions, ces initiatives n'eurent pas d'effets marqués sur l'architecture ou l'apparence de la grande majorité des bâtiments scolaires ruraux.

Si l'école à classe unique devait être acceptée comme pilier de l'éducation rurale en Ontario, comme beaucoup de fonctionnaires provinciaux le pensaient, la meilleure façon d'améliorer ces écoles était de poursuivre la politique de Ryerson et de fournir l'information la plus actuelle possible sur les progrès réalisés en architecture scolaire. L'ouvrage de Hodgins, The School House, augmenté et révisé, fut réimprimé en 1876 avec l'addition d'un grand nombre de plans d'origine canadienne. En 1886, Hodgins réalisa une autre étude sur l'architecture des écoles qui fut largement distribuée par les fonctionnaires du ministère, School Architecture: Hints and Suggestions on School Architecture and Hygiene. Cette dernière étude n'apportait rien de nouveau à l'architecture scolaire par rapport à la version qui avait été présentée en 1857 mais l'ouvrage de 1886 mettait l'accent sur les préoccupations de plus en plus vives du corps médical qui prétendait que les médiocres conditions sanitaires à l'intérieur et aux alentours des écoles rurales étaient la cause de la plupart des maladies. Les médecins avaient d'un commun accord exprimé de graves inquiétudes concernant la qualité de l'eau en milieu rural, l'état des cabinets et la qualité de l'éclairage dans les écoles de campagne. En 1886, ces médecins, qui faisaient autorité, en étaient arrivés à la conclusion que l'éclairage naturel venant de plusieurs sources abîmait les yeux et qu'il était préférable que la lumière naturelle arrive à l'élève uniquement de la gauche. L'étude réalisée en 1886 par Hodgins présentait honnêtement cette information aux commissaires d'écoles. Mais comme Hodgins s'était tout simplement limité à greffer de nouvelles idées à des plans et devis établis quelque trente ans plus tôt, les fonctionnaires du ministère proposèrent la préparation d'une nouvelle série de plans normalisés dès son départ en retraite. En 1899, le ministère organisa un concours d'architecture pour obtenir des plans plus modernes d'écoles rurales de une à quatre classes. Quatre séries de plans furent choisis sur 100 séries présentées. Peu après, le ministère confia un bureau d'architectes de Toronto, A.R. Denison and Stephenson, le soin de préparer une série de plans d'écoles rurales conformes aux nouvelles normes de construction définies dans les règlements ministériels publiés en 1907.

Le concours de 1899 et le mandat confié à Denison permirent au ministère de publier en 1909 un nouveau livre de 36 plans et élévations pour la construction d'écoles rurales de une à trois salles de classe²⁴. Ces plans concrétisaient les principaux points mis en évidence par les règlements de 1907: terrains plus vastes d'une acre ou plus; surface intérieure plus importante par élève (de 12 à 15 pieds carrés), et utilisation de pupitres simples de préférence à des pupitres doubles; aspect extérieur plus joli en brique, en pierre ou en parpaings de béton, avec l'intérieur décoré d'ouvrages artistiques approuvés; éclairage naturel venant de la gauche uniquement; construction de salles supplémentaires pour la bibliothèque, les enseignants, les toilettes intérieures et des vestiaires séparés; chauffage et aération

améliorés. Ces bâtiments d'un nouveau style comprenaient également des salles de jeu au sous-sol destinées aux garçons et aux filles, en cas de mauvais temps, et une salle de travail indépendante pour certaines matières.

Toutes ces mesures prises par le ministère étaient fondées sur l'hypothèse que les circonscriptions scolaires avaient besoin et acceptaient de remplacer leurs écoles par des bâtiments plus spacieux et d'architecture plus soignée permettant de répartir les enfants par niveau et de spécialiser jusqu'à un certain point les enseignants, innovations que les fonctionnaires du ministère jugeaient indispensables et qu'on ne pouvait mettre en oeuvre dans l'école rurale à classe unique. Sur le plan pédagogique comme sur le plan esthétique, les administrateurs et les architectes eux-mêmes condamnaient les anciennes écoles à classe unique. Dès 1898, la revue Canadian Architect and Builder avait publié des illustrations montrant des écoles rurales conçues par des architectes et dotées de deux salles de classe, d'aires de jeu au sous-sol, de vestiaires et d'un terrain paysager. Les revues continuèrent à faire connaître à leurs lecteurs les derniers modèles du genre. L'un des exemples les plus hautement prisés était une école rurale à quatre salles de classe destinée au canton d'Artemesia en 1909. C'était une version simplifiée mais fort réussie d'un bâtiment de style néo-Tudor qui s'élevait au-dessus d'un sous-sol, sur un étage. Bien qu'elle ne fût, de toute évidence, que le pâle reflet des écoles primaires urbaines de son époque, elle avait une nette avance sur les autres écoles rurales du fait que chaque salle de classe était dotée d'un vestiaire, qu'elle comportait un bureau pour le directeur et pour les enseignants, des toilettes intérieures et deux salles de jeu au sous-sol.

Sur l'instigation du gouvernement provincial, certains bâtiments adoptant ce type de plans furent effectivement bâtis, en particulier dans les régions rurales s'étendant à proximité des villes. Mais la résistance du milieu rural aux interventions de l'extérieur, les obstacles financiers et l'attitude des contribuables qui étaient en général satisfaits de leurs écoles firent échec au désir du ministère de voir s'élever des écoles de campagne plus modernes et il semble que l'on construisit bien peu d'écoles à plusieurs classes. Peu en tout cas ont été signalées à l'I.B.H.C.²⁵. En 1927, l'architecte du ministère provincial chargé de la construction des écoles écrivait pourtant dans son rapport, en prenant quelque peu ses désirs pour des réalités, que "la petite maison d'école à classe unique, en brique rouge, cède la place à un bâtiment mieux conçu ... qui permet d'aménager un local pour les manteaux, une bibliothèque scolaire et une salle des professeurs". En conseillant la construction d'un sous-sol, le ministère encourageait l'utilisation de fournaises pour le chauffage à la place des poêles; en insistant sur la nécessité d'accorder un volume d'espace plus important par élève, le ministère visait à favoriser la construction d'écoles qui puissent faire office de centre communautaire. Mais en réalité, ces nouveaux plans d'écoles rurales n'arrivèrent pas à supplanter de façon générale l'ancienne école à classe unique. Un commissaire d'école résumait en ces termes l'attitude de la population: "Les gens sont en fait fort satisfaits du système actuel et bien qu'ils en voient les défauts mineurs, ils n'ont jamais éprouvé le besoin d'un changement radical."²⁶

Ce fut le même genre de réactions lorsqu'on mit en place un autre programme visant à améliorer la qualité des écoles rurales, le mouvement pour le regroupement des écoles rurales. Les partisans de la réforme reprochaient tous à l'école à classe unique des régions rurales son manque d'ouverture sur les nouveautés pédagogiques du fait que les petites écoles ne pouvaient se permettre d'engager des enseignants hautement qualifiés et ne disposaient pas de locaux suffisants pour l'enseignement des diverses disciplines approuvées dans le programme de l'école primaire. La réponse était claire: il fallait abolir les circonscriptions scolaires, établir des commissions scolaires de canton et regrouper les écoles. Sur le plan législatif, la voie fut ouverte par l'adoption de la Loi sur les écoles regroupées de 1919. Ces écoles étaient indispensables, le ministère insistait sur ce point, à cause de l'exode de la population rurale: plus de 60 pour cent des écoles à classe unique étaient fréquentées par moins

de 20 élèves. Les enseignants qualifiés refusaient d'occuper des postes qui étaient si peu rémunérateurs et qui ne leur donnaient guère d'avancement professionnel. Par ailleurs, l'évolution de la société nécessitait que la jeunesse rurale ait accès à une éducation beaucoup plus vaste que celle que l'école à classe unique pouvait lui offrir. L'école regroupée semblait apporter quelque chose à chacun: à l'élève, elle offrait une éducation plus vaste et de meilleure qualité; à l'enseignant, elle apportait de meilleures possibilités de carrière et une meilleure direction; à la collectivité, elle offrait un centre d'animation sociale joint à un bâtiment public d'architecture recherchée. Aussi le ministère claironnait-il; à qui voulait l'entendre: "Ce sera un magnifique bâtiment, au coeur de la communauté, symbole des idées et des objectifs chers à chacun. Ce nouveau type d'école contribuera grandement à stimuler le désir de progrès de la collectivité". Pour inciter les commissions scolaires à accepter d'abandonner leur autonomie, la province offrait, pour la première fois, de subventionner la construction et les activités de ces écoles. Elle s'engagea à payer 3000 \$ en plus de 40 pour cent du coût de l'achat du terrain et de la construction, jusqu'à un montant maximum de 9000 \$. Elle offrait également d'assumer 30 pour cent du coût du transport par autobus des élèves des circonscriptions éloignées jusqu'à l'école et accordait des subventions supplémentaires pouvant atteindre 1000 \$ pour équiper les écoles de pianos et de projecteurs, assumait 25 pour cent du coût des appareils spécialisés (qui pouvaient être nécessaires pour les amphithéâtres, le gymnase, les arts ménagers, les ateliers et l'agriculture) jusqu'à un maximum de 200 \$ ainsi que des subventions salariales de 100 \$ par enseignant dont le traitement dépassait 600 \$ par an.

En dépit de ces efforts, le mouvement de regroupement des écoles ne porta pas fruit avant 1930. Il fallut attendre les années 1950 et 1960 pour que l'on puisse convaincre les régions rurales, fort réticentes, de se départir de leurs écoles à classe unique. Parmi les quelques rares exemples construits avant cette date, citons la Wellington Consolidated School. Construite en 1922, elle était considérée comme "la plus jolie école regroupée qu'on eût jamais bâtie". C'était au vrai sens du terme la vitrine de la politique de la province. Conçue par le bureau d'architectes scolaires fort en vue, S.B. Coon and Son de Toronto, elle coûta plus de 100 000 \$ et abritait huit salles de classe, comprenait tous les niveaux et offrait un programme complet pour le primaire. La large gamme d'installations dont elle disposait — un gymnase, un amphithéâtre et des salles spécialisées pour les arts ménagers ainsi qu'un atelier — en faisait une rivale des écoles des villes de la même époque. Desservie par cinq autobus, l'école regroupée de Wellington offrait aux localités rurales les avantages des écoles urbaines. Néanmoins, très peu d'écoles de cette envergure ou de cette qualité furent construites, et l'école à classe unique répondant aux normes des années 1870 demeura au centre du système rural²⁶.

La campagne pour l'embellissement des écoles fut l'initiative qui eut le plus de succès parmi les mesures prises par le ministère avant 1876, peut-être parce que ses objectifs étaient modestes. La première mesure mise en place à cette fin fut l'instauration de l'Arbor Day en 1887, ayant pour but d'agrémenter les terrains de l'école d'arbres et d'arbustes. Du point de vue du ministère de l'Éducation, cette innovation remettait à l'honneur les idées propres à Ryerson voulant que les écoles s'élèvent dans un décor rural champêtre fait de pelouses, de terrains de jeu et d'arbres. Le mouvement en faveur des jardins d'écoles fut un prolongement de cette première initiative; lancé par le philanthrope William MacDonald dans les années 1890, il s'appuyait sur la conviction qu'il était possible d'introduire des méthodes d'agriculture modernes dans les régions rurales par le biais des écoles. On considérait que la région en retirerait des avantages puisqu'elle obtiendrait de nouveaux types de semences et des conseils professionnels du ministère de l'Agriculture. Les écoles y gagneraient sur le plan esthétique par l'aménagement des parterres de fleurs et de jardins. Quant aux élèves, ils auraient l'occasion de travailler à l'extérieur sous la direction de l'enseignant. Sous d'autre auspices, le mouvement visant à doter les

écoles de jardins se transforma en programmes d'embellissement des écoles et l'on se contenta de planter des fleurs, des arbustes et des pelouses pour rehausser le cadre des écoles²⁷.

Conclusion

Même si beaucoup de choses avaient changé au cours des 150 années qui précèdent 1930, en ce qui a trait aux programmes, à la pédagogie et à la nature de la population scolaire, les bâtiments qui abritaient les écoles de la campagne ontarienne étaient restés assez semblables à eux-mêmes. Parmi toutes les catégories d'écoles que nous avons étudiées, c'est l'école rurale à classe unique qui a été la plus résistante aux changements. Comment expliquer un tel phénomène?

L'éducation dans les milieux ruraux avait vu le jour dans une atmosphère qui était très nettement hostile à l'avènement de l'école institutionnelle financée par l'État. Beaucoup de gens mettaient sérieusement en doute que le type d'éducation préconisé par les autorités centrales fût indispensable aux enfants qui allaient adopter le style de vie propre à la campagne. Traditionnellement, c'étaient la famille et l'Église, et non l'État, qui avaient joué le rôle principal dans la formation du caractère, et l'enseignement des principes moraux ainsi que des attitudes nécessaires. Pour faire accepter le principe des écoles financées par l'État, les autorités provinciales confièrent la direction des écoles en grande partie aux mains des circonscriptions scolaires. On peut donc dire que l'un des principaux aspects du système d'éducation rurale de l'Ontario d'avant 1930 était son caractère décentralisé²⁸. La permanence de ce système était encore encouragée par le caractère familial que conservait le milieu scolaire. Le bâtiment qui abritait l'école était appelé la maison, en partie pour insister sur les analogies avec le milieu familial. L'enseignant était un membre important de la famille étendue qu'était la collectivité dans son ensemble. Comme un historien l'a signalé, l'éducation institutionnalisée ne fut acceptée graduellement dans la campagne ontarienne du XIX^e siècle qu'en se définissant en référence "au cadre métaphorique de la famille"²⁹. Les défenseurs de l'éducation officiellement obligatoire tentaient de faciliter la transition des systèmes scolaires axés sur la famille et l'Église à un type d'écoles régies par l'État en mettant l'accent sur les valeurs véhiculées parallèlement par la famille et l'école et en faisant valoir que cette dernière n'était qu'un substitut partiel, pour ne pas dire incomplet, de la première.

Une fois que cette association foyer, école et village eut été profondément enracinée, il fut extrêmement difficile pour les fonctionnaires provinciaux de convaincre les habitants des campagnes qu'un système qui semblait satisfaire les besoins locaux devait être changé. La méfiance à l'égard des objectifs des administrateurs et la force des traditions firent échouer les premiers essais visant à réformer l'école rurale et à remplacer ces bâtiments. Il fallut attendre les années 1950 pour que la province, qui faisait face à une résistance acharnée, entreprît la tâche ardue de modifier un système scolaire qui avait duré, avec quelques changements mineurs, pendant plus d'un siècle.

L'école à classe unique de la campagne ontarienne est un témoignage impressionnant de la persistance d'un style d'architecture face à des pressions extérieures intenses de la part du ministère de l'Éducation et à l'évolution des besoins fonctionnels. Quelque peu étrangère et suspecte, au début, elle réussit, au milieu de XIX^e siècle, à s'intégrer à la société rurale et à gagner sa sympathie. C'est dans les murs de ces bâtiments d'architecture modeste que des millions d'Ontariens puisèrent le meilleur des connaissances qu'ils acquirent. Même si ces écoles ont été supplantées par les écoles centrales au caractère et à l'atmosphère très différents, leur influence restera profonde et permanente.

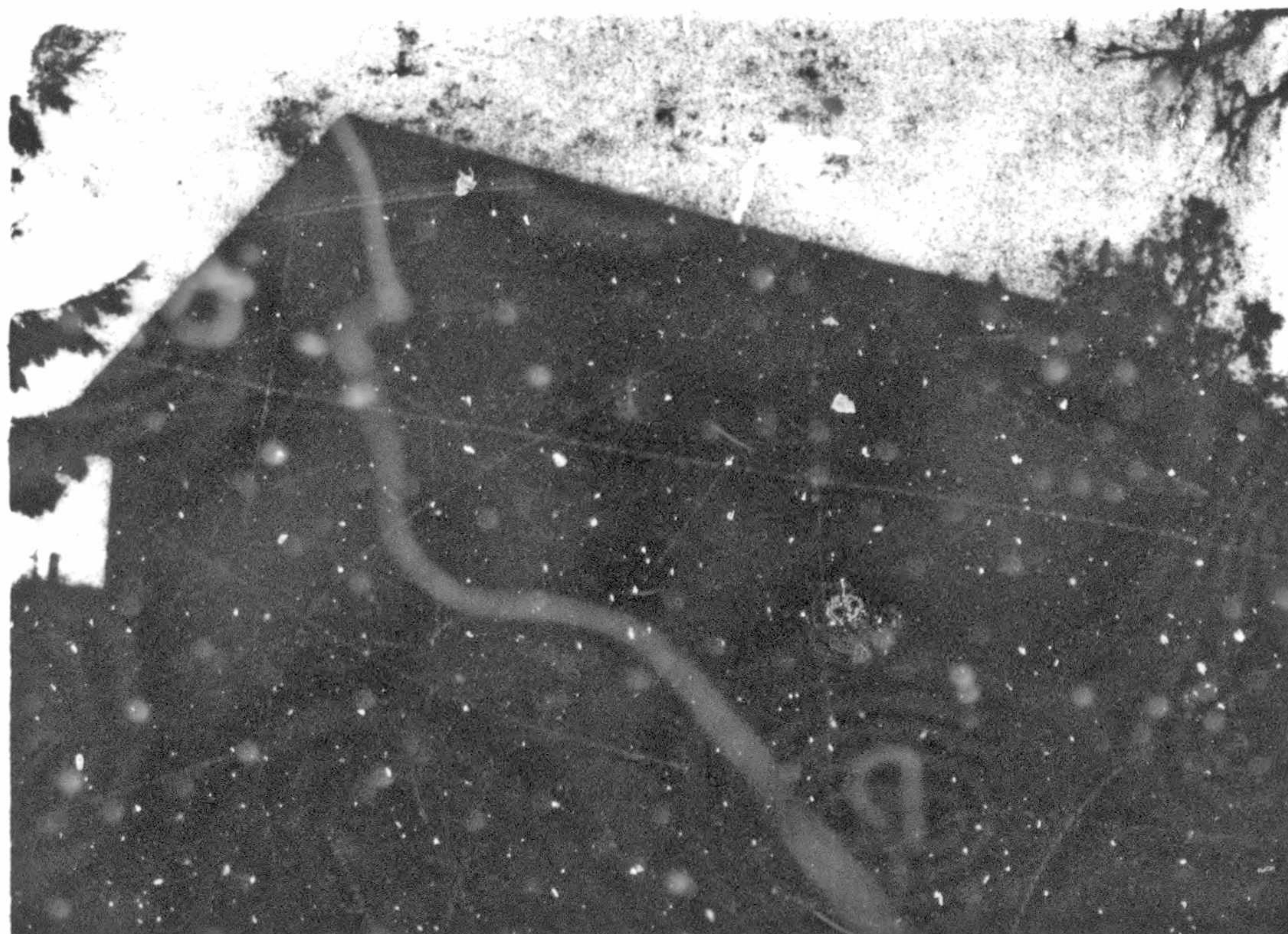
Notes

- 1 Il y a eu un grand nombre d'études pertinentes sur l'évolution de l'éducation en Ontario et sur l'école à classe unique. Sur ce dernier sujet, consulter en particulier la passionnante étude de Jean Cochrane, The One-room School in Canada, Toronto, Fitzhenry and Whiteside, 1981. Sur l'évolution de l'éducation, voir l'ouvrage de J. Donald Wilson, Robert M. Stampe et Louis-Philippe Audet, éd., Canadian Education: A History, Scarborough, Prentice-Hall, 1970, ci-après désignée par: Canadian Education, et celui de Robert M. Stamp, The Schools of Ontario, 1876-1976, Toronto, University of Toronto Press, 1982. Le stimulant ouvrage de Neil Sutherland, Children In English-Canadian Society: Framing the Twentieth Century Consensus, Toronto, University of Toronto Press, 1976, n'est pas non plus sans intérêt. Voir également l'étude d'Alison Prentice, The School Promoters: Education and Social Class in Mid-Nineteenth Century Upper Canada, Toronto, McClelland and Stewart, 1977.
- 2 Canadian Education, p. 200-201.
- 3 Ibid., p. 201.
- 4 Ibid., p. 207.
- 5 La dernière biographie de Ryerson est l'oeuvre de Laura Daminia, Egerton Ryerson, Toronto, Fitzhenry and Whiteside, 1975. En ce qui a trait au rôle de premier plan qu'il a joué dans l'éducation en Ontario au XIX^e siècle, voir Canadian Education, p. 214-226; la citation est tirée de la p. 214.
- 6 Charles Clarke, Sixty Years in Upper Canada, Toronto, William Briggs, 1908, p. 92-93.
- 7 Annual Report of the Chief Superintendent of Schools for Upper Canada, from August, 1845, to August, 1846, cité dans Historical and Other Papers and Documents Illustrative of the Educational System of Ontario 1842-1861 de J. George Hodgins, éd., Toronto, L.K. Cameron, 1912, vol. 5, p. 13 (ci-après: Historical and Other Papers). Les statistiques sont présentées dans The Annual Report of the Chief Superintendent for Education on the Normal, Model and Common Schools in Upper Canada for the Year 1850, Toronto, 1850, tableau E. (Les rapports annuels sont désignées de la façon suivante: Annual Report, avec l'année.)
- 8 Annual Report for 1851, Extraits des rapports des inspecteurs de l'éducation, rapport de Richard Craddock.
- 9 Ibid., rapport du révérend John Armour du canton de Sarnia.
- 10 Cité dans l'ouvrage de J. Lockwood, Montague: A Social History of an Irish Ontario Township, 1783-1980, Kingston, Mastercraft Printing for the Township of Montague, 1980, p. 299.
- 11 Cité dans Documentary History of Education in Upper Canada de J. George Hodgins, éd., Toronto, L.K. Cameron, 1897, vol. 4, p. 147 (ci-après: Documentary History).
- 12 Ibid., vol 4, p. 152-153.
- 13 Annual Report for 1850, introduction de l'inspecteur général et extraits des rapports des inspecteurs de district, non paginés.
- 14 Annual Report for 1853, rapports du révérend William Ormiston du canton de Clarke, de William Jones du canton de Rainham et de Wesley Freeman du canton de Windham.
- 15 Annual Report for 1851, rapport du révérend Daniel Wait du canton de Haldimand.
- 16 Annual Report for 1853 et for 1854, introduction de l'inspecteur général de l'éducation.
- 17 John George Hodgins, The School House; Its Architecture, External and Internal Arrangements, Toronto, Lovell and Gibson, 1857, en particulier: Prefatory Note.

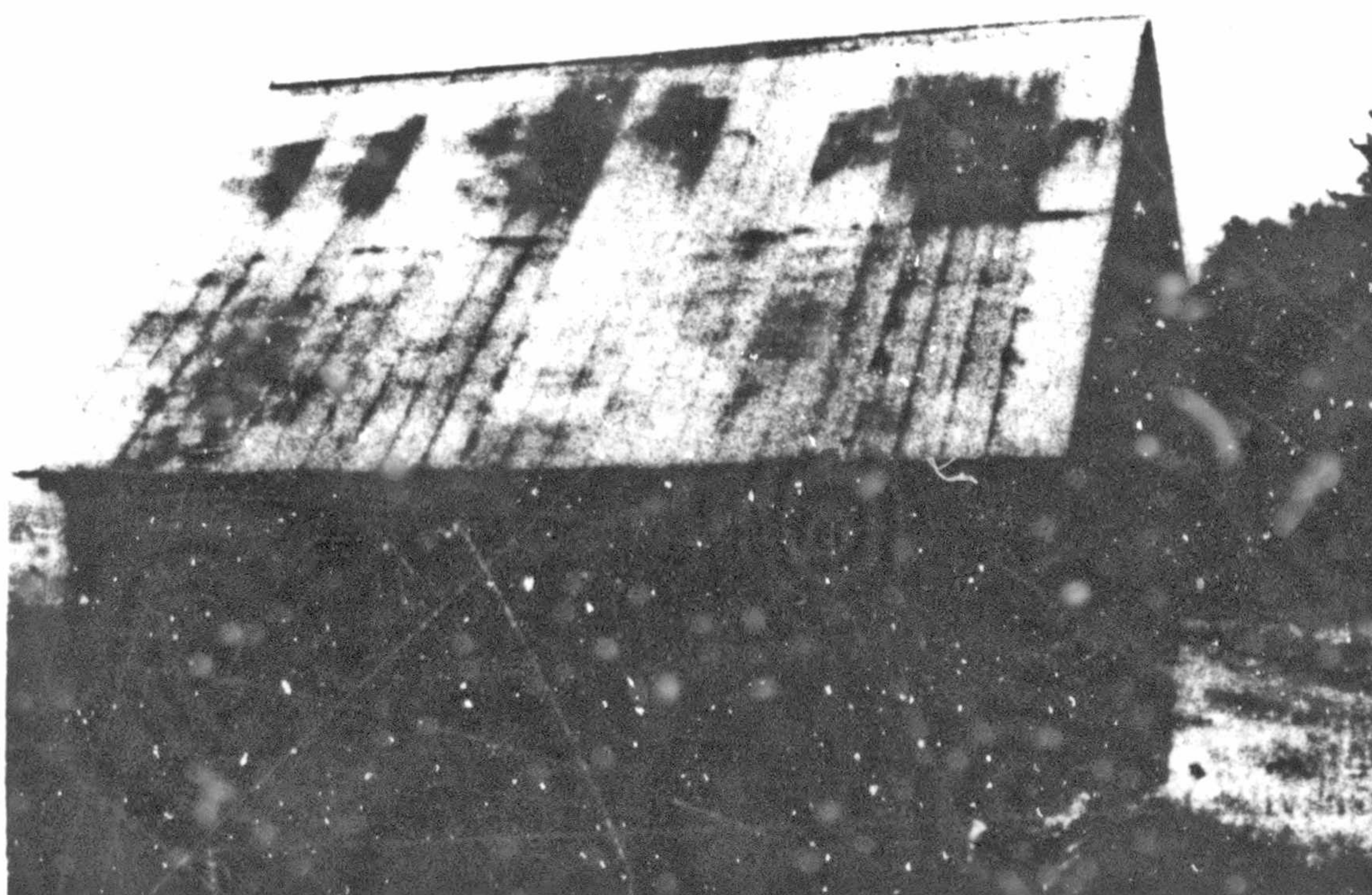
- 18 Ibid., Prefatory Note, p. iii.
- 19 Annual Report for 1858, extraits des rapports des inspecteurs de district, rapports de John Lawton du canton de North Plantaganet, de James Clapperton du canton d'Augusta et d'Allan Ruttan des cantons de Camden East et Sheffield.
- 20 Il y avait deux exceptions à cette politique; l'Assemblée législative offrait au XIX^e siècle des subventions spéciales aux districts scolaires "pauvres" dont la valeur des propriétés était nettement inférieure à la moyenne provinciale et qui, par conséquent, ne pouvaient offrir une école; en 1919, la province fit également une entorse à sa politique de non-soutien à la construction en acceptant d'accorder des subventions à la construction d'écoles regroupées; voir sur cette question Schools of Ontario, p. 106-107.
- 21 Annual Report for 1876, cité dans The Schools of Ontario, p. 19.
- 22 Ontario, Archives. Education Papers, RG 2, C-6-C, case 201, n^o10730 (1872), Burrowes à Hodgins, le 31 août 1872.
- 23 The Schools of Ontario, chap. 1.
- 24 En plus des versions de 1857 et 1876 de The School House de Hodgins, voir son ouvrage: School Architecture: Hints and Suggestions on School Architecture and Hygiene, Toronto, Ontario Department of Education 1886 et Ontario, Department of Education, Plans for Rural School Buildings, with Estimates of Cost and Forms of Specifications and Agreements, Toronto, Warwick Brothers and Rutter, 1909. Voir également "Designs for One Room, Two Room, Three Room, and Four Room School Buildings, Awarded First Position in the Recent Competition by the Educational Department of Ontario", Canadian Architect and Builder, vol. 13 (juin 1900), p. 110 ss. et C.E. Cyril Dyson, "Typical Schools of the Province of Ontario", Royal Architectural Institute of Canada, Journal, vol. 4 (juillet 1927), p. 255-262.
- 25 C.E. Dyson, *ibid.*, p. 255.
- 26 Ontario Department of Education, The Consolidation of Rural Schools, Toronto, A.T. Wilgress, 1920, p. 12-13 et p. 16; The Schools of Ontario, p. 126.
- 27 En ce qui a trait à l'Arbor Day, voir au Department of Education, Ontario, Arbor Day, Ontario — Suggestions and Regulations in regard to its Observance by School Trustees, Teachers and Pupils in Ontario, Toronto, Department of Education, 1887; The Schools of Ontario, p. 61-66.



1 École de Saint-Jean, Fronthill, vers 1804, restaurée en 1973. (St. John's Outdoor Studies Centre, Niagara Board of Education.)



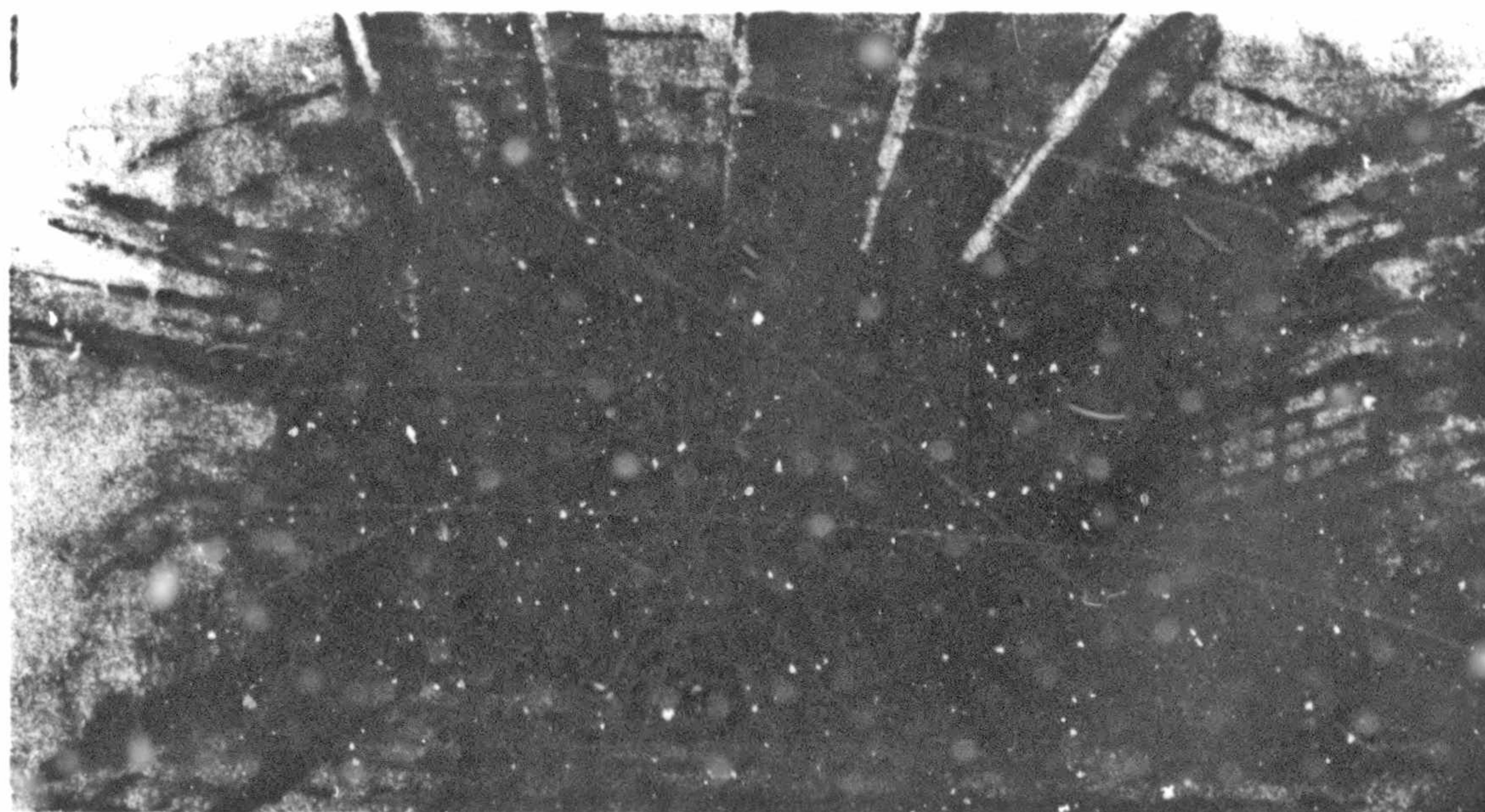
2 École publique de Maitland, vers 1816. (J.A. Morris, Prescott.)



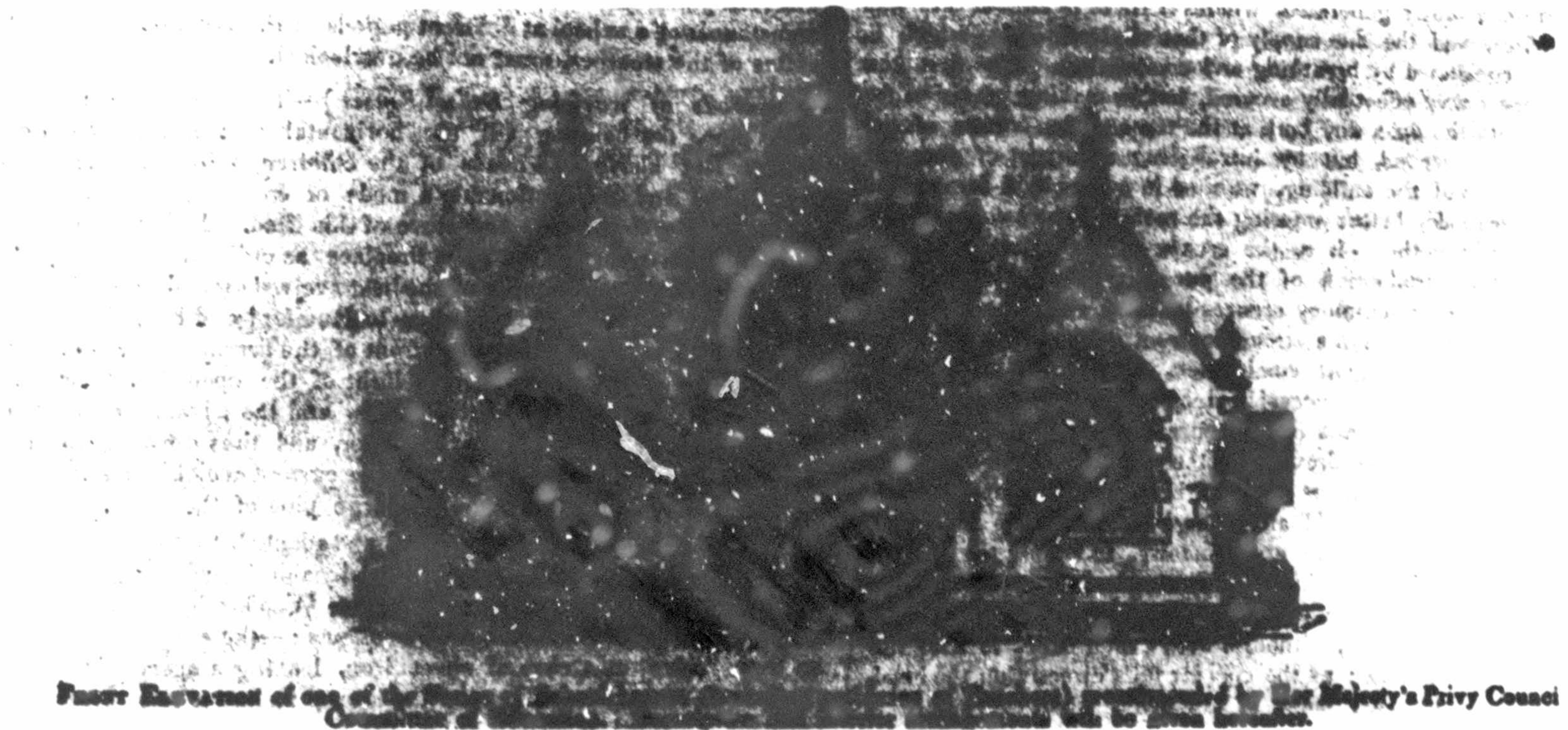
3 École Goshen, canton de McNab, vers 1880. (IBHC.)



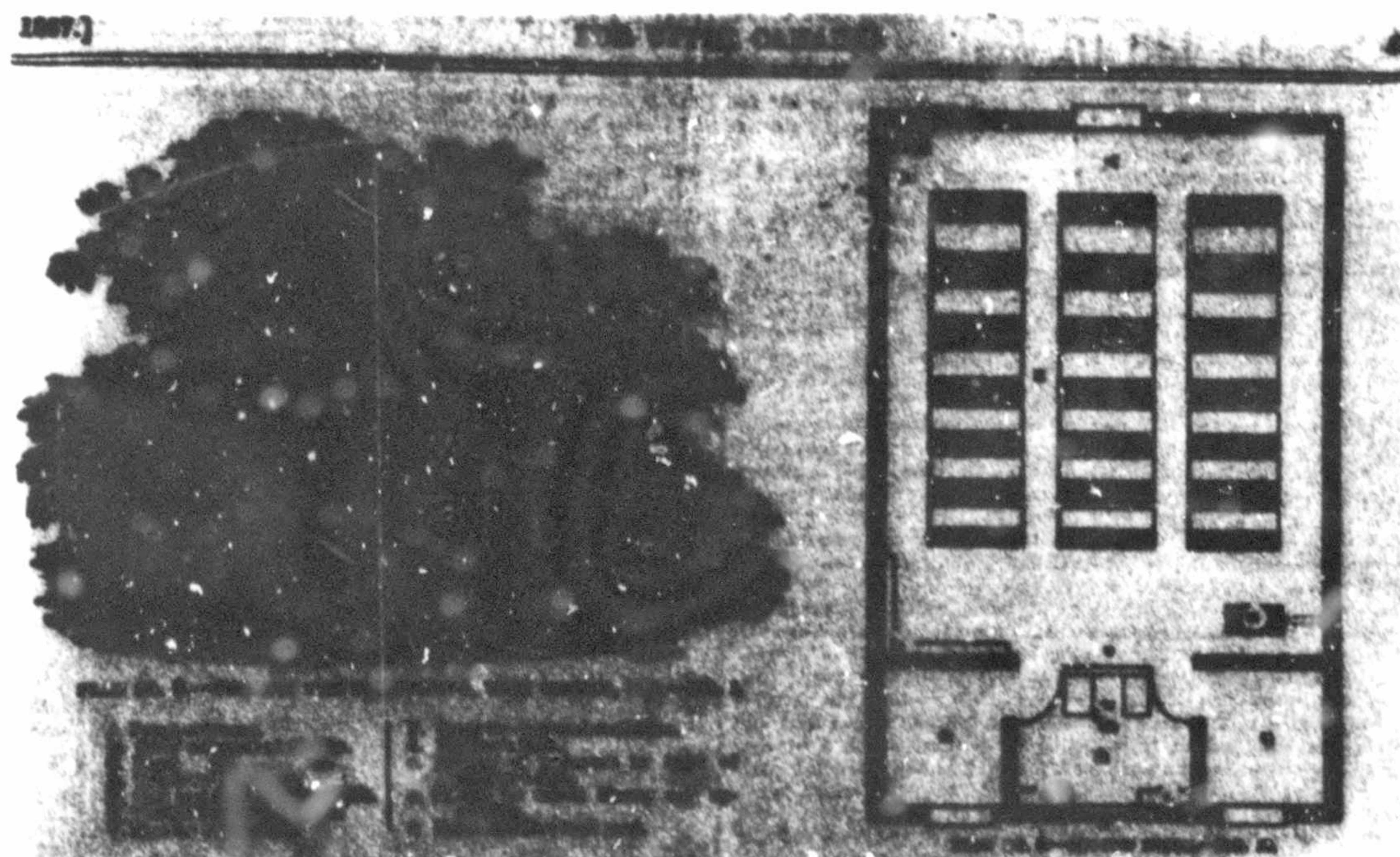
4 Dutch School, canton de Humberstone, Port Colborne, vers 1818. (Heather Ott, Port Colborne.)



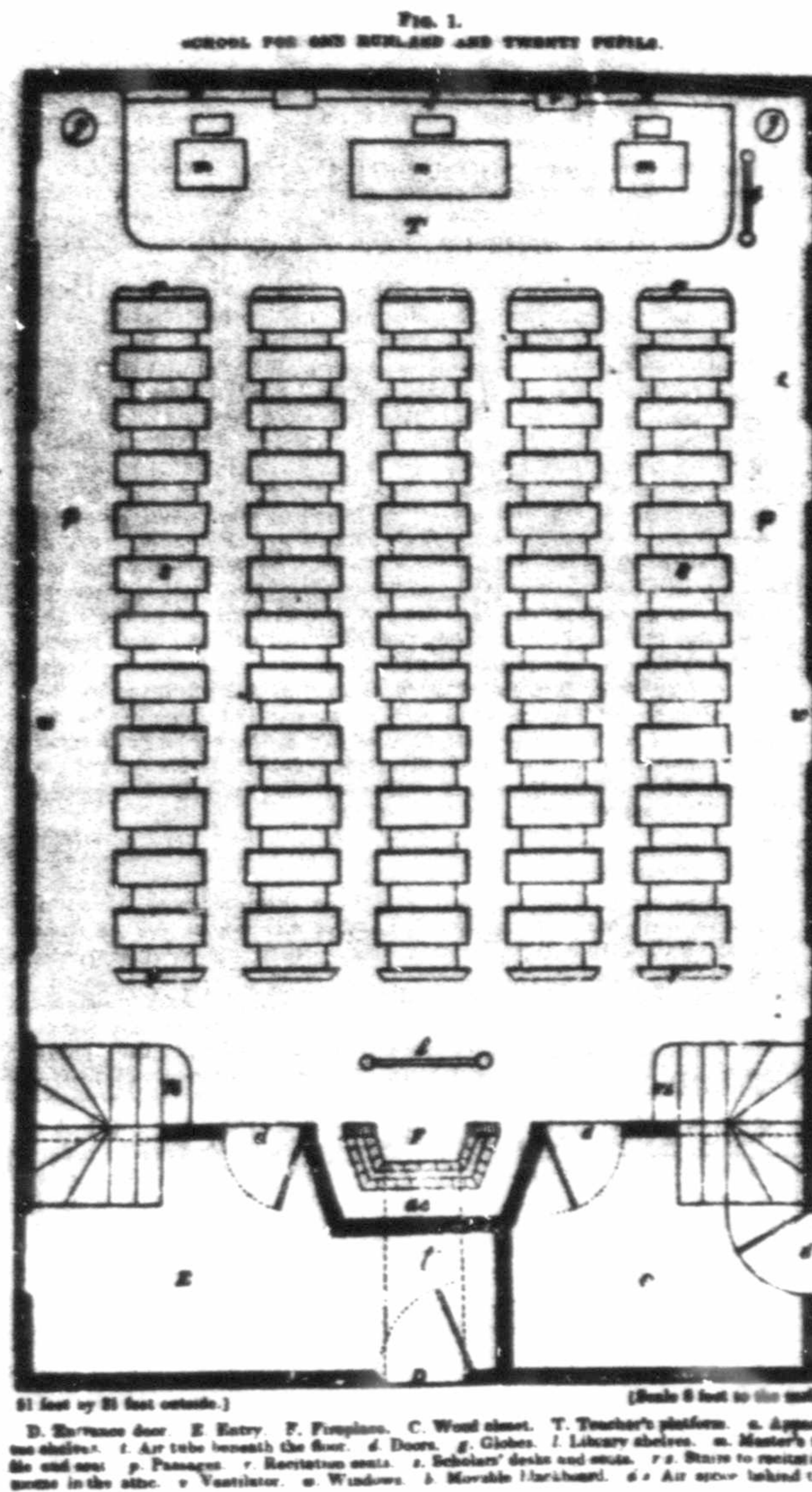
5 Intérieur d'une école du canton d'Adelaide, 1845. (Dr. Donald R. Gunn, Oakville.)



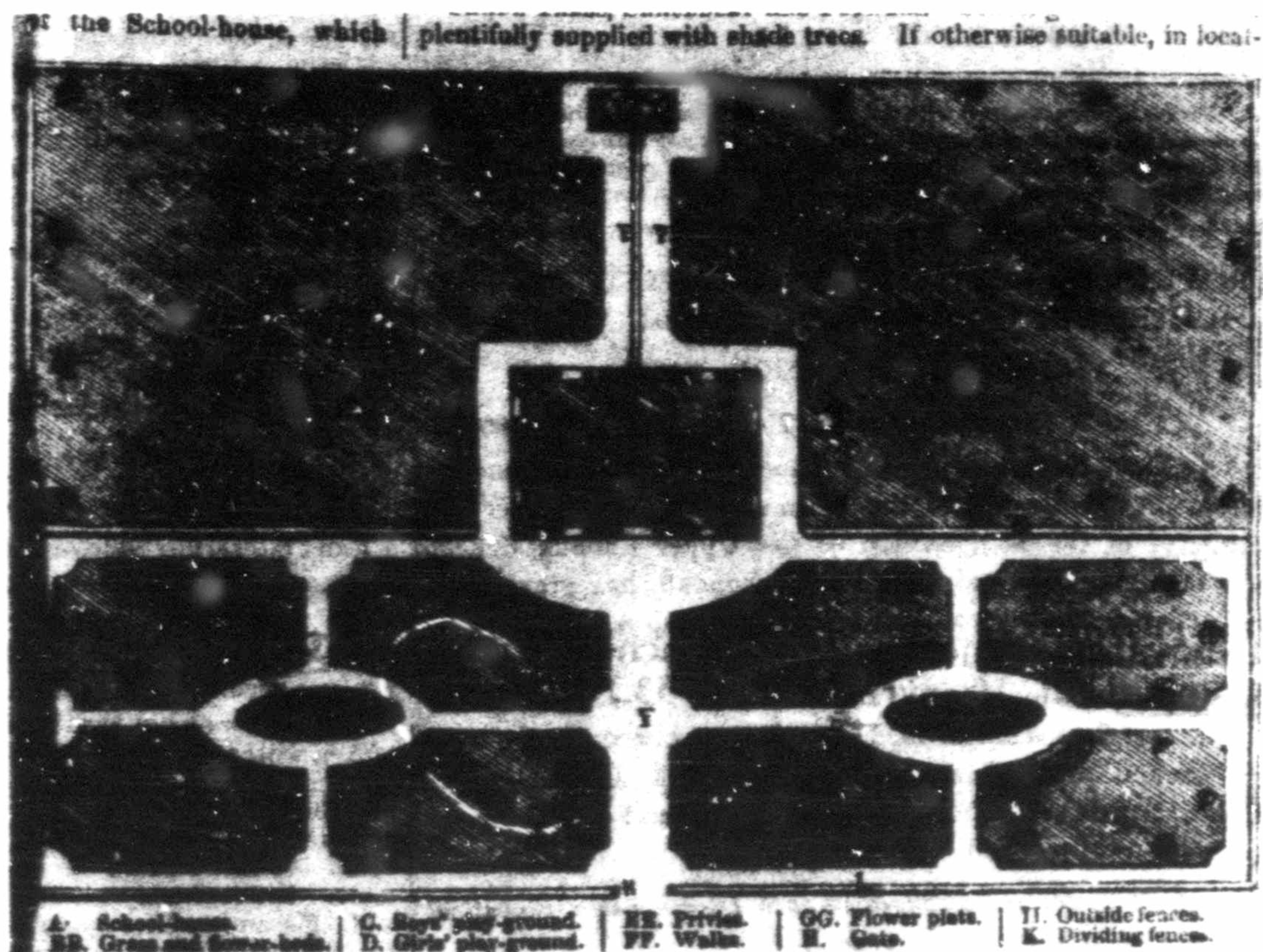
- 6 Plan recommandé d'école en pierre et résidence de fonction, 1849. (Journal of Education for Upper Canada vol. 2, mars 1849, p. 33.)



- 7 Plan et élévation d'une école en planches et lattes. (Journal of Education for Upper Canada, vol. 10, avril 1857, p. 53.)



- 8 Plan d'une école rurale pouvant accueillir 120 élèves. (Journal of Education for Upper Canada, vol. 10, mai 1857, p. 68.)



- 9 Cadre d'école rurale. (Journal of Education for Upper Canada, vol. 10, avril 1857, p. 55.)



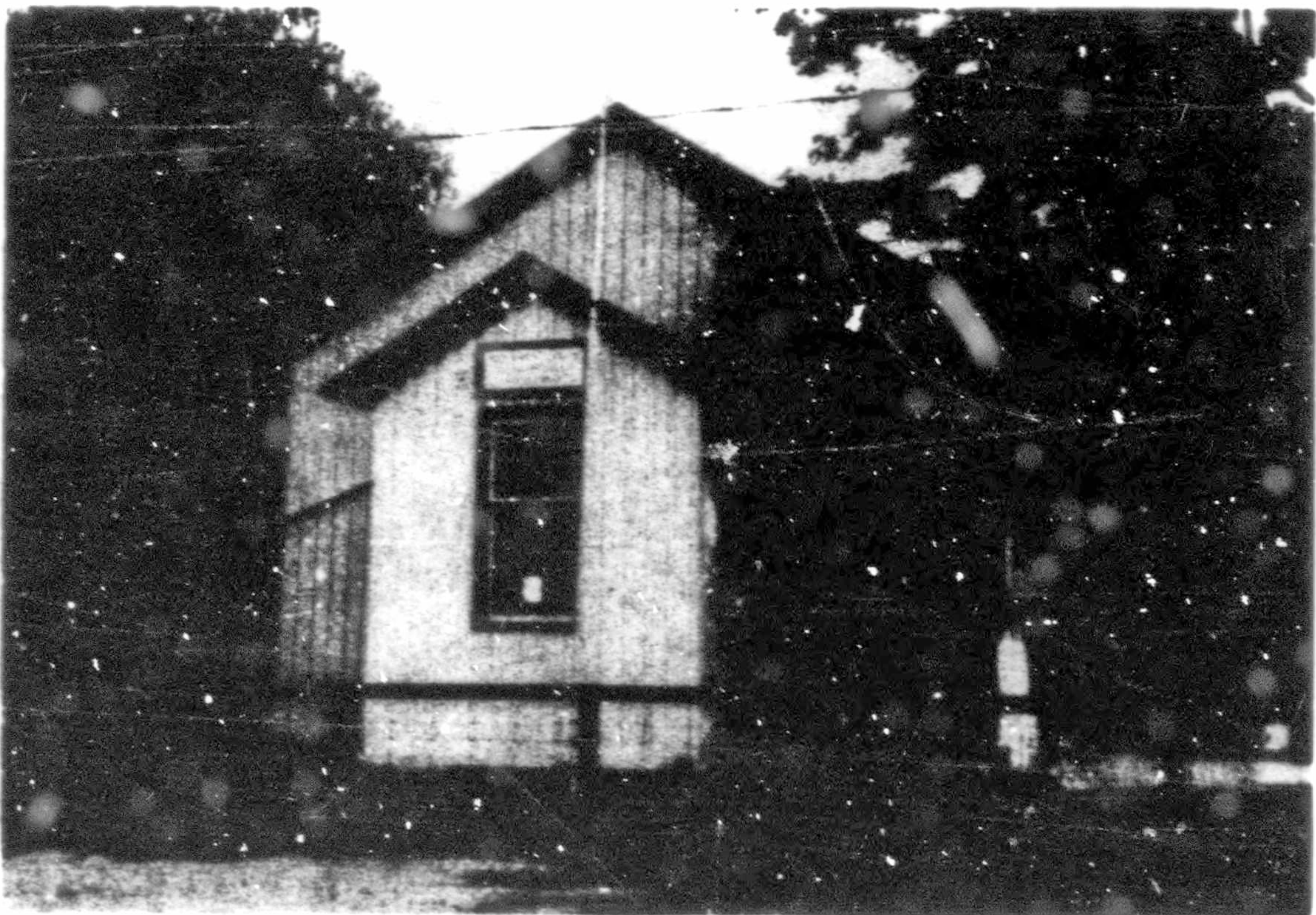
- 10 Appareils pédagogiques destinés aux écoles publiques et aux collèges, 1858.
 (Journal of Education for Upper Canada, vol. 11, mars 1858, p. 83.)



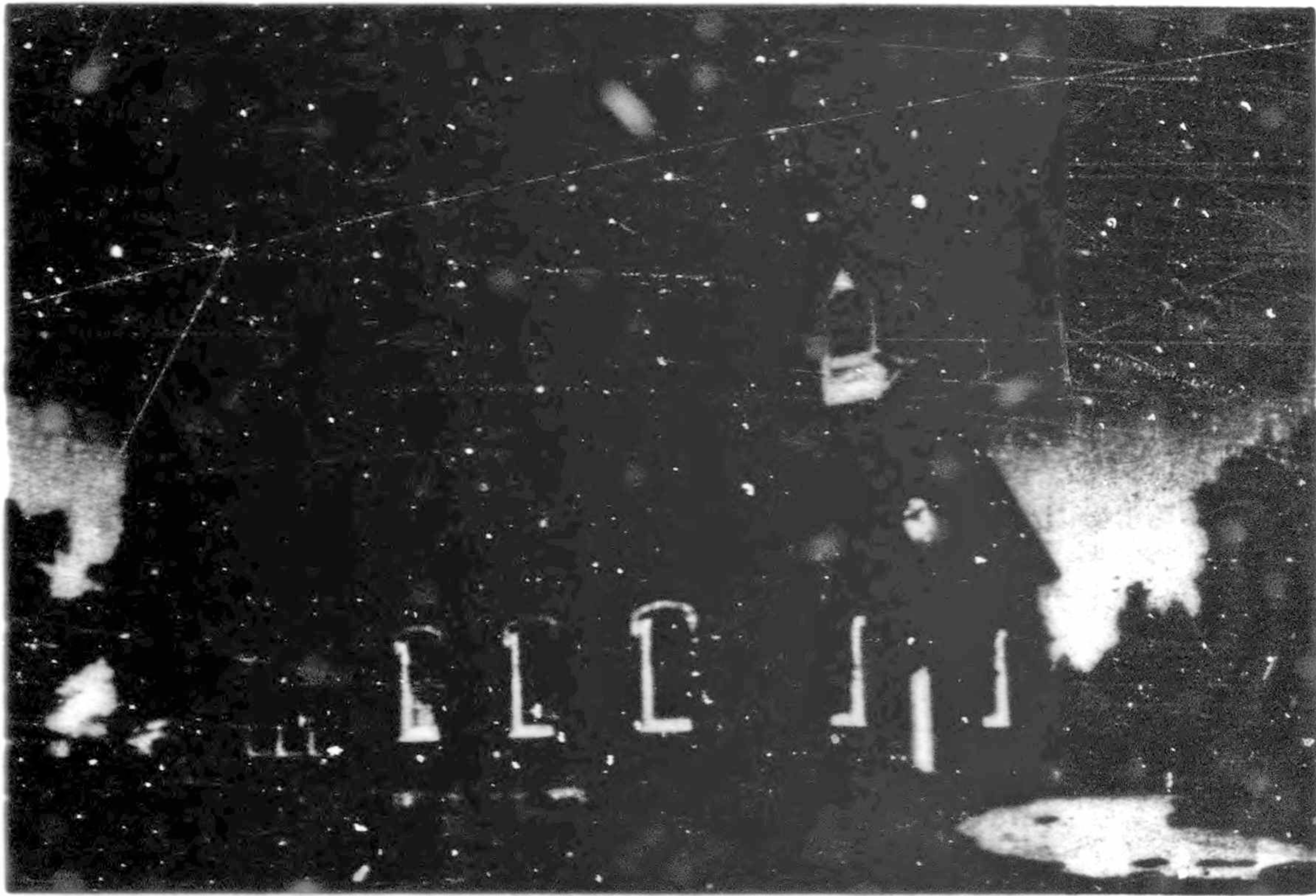
- 11 École de Bishop's Mills, Bishop's Mills, 1862-1864. (Ron Elston, Oxford Station.)



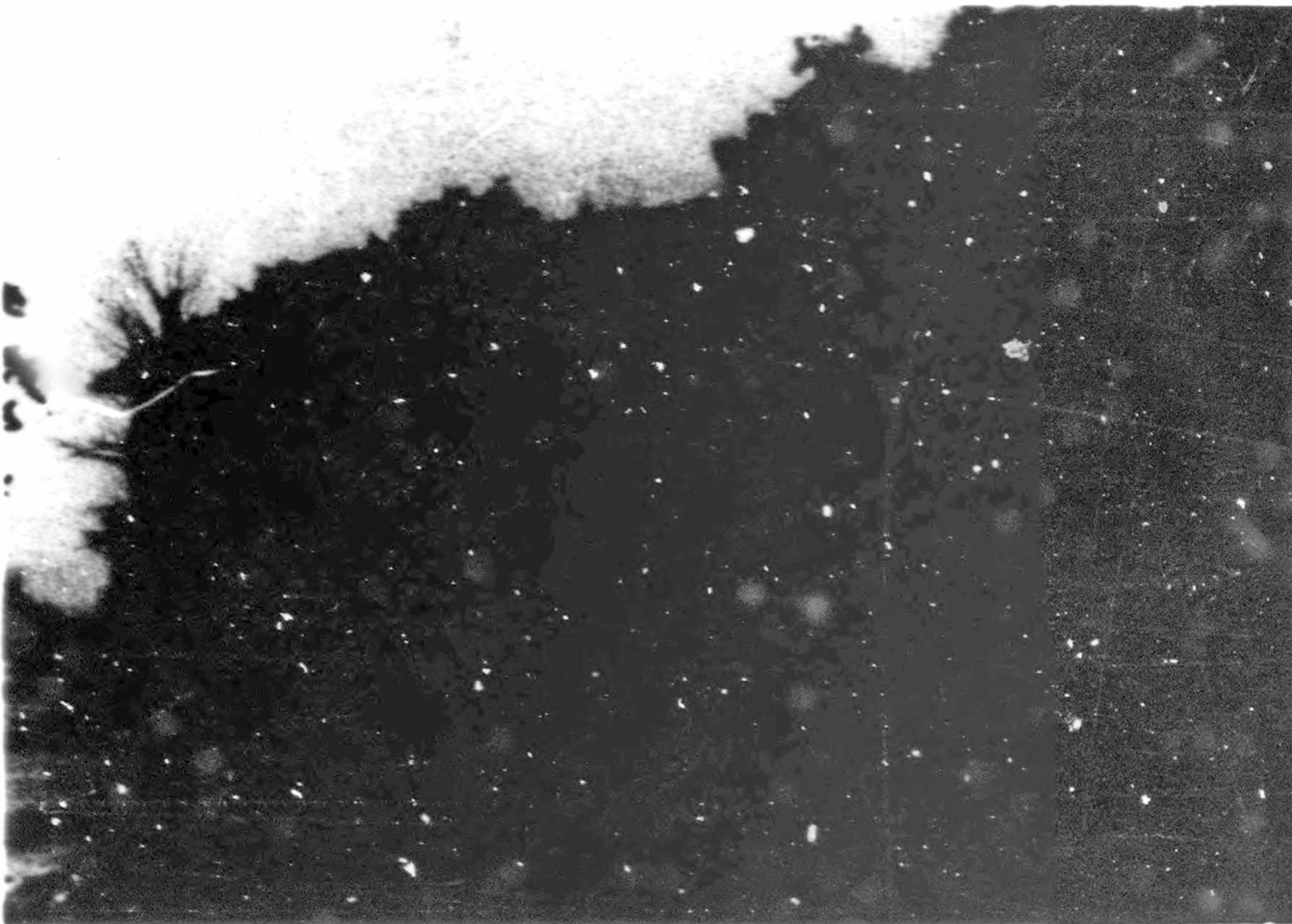
12 École n° 8, du canton d'Oxford-on-Rideau, Oxford Mills, 1875. (Winnifred Lamrock, Oxford Mills.)



13 École Brocksden, canton North East hope, 1853. (James Anderson, Stratford.)



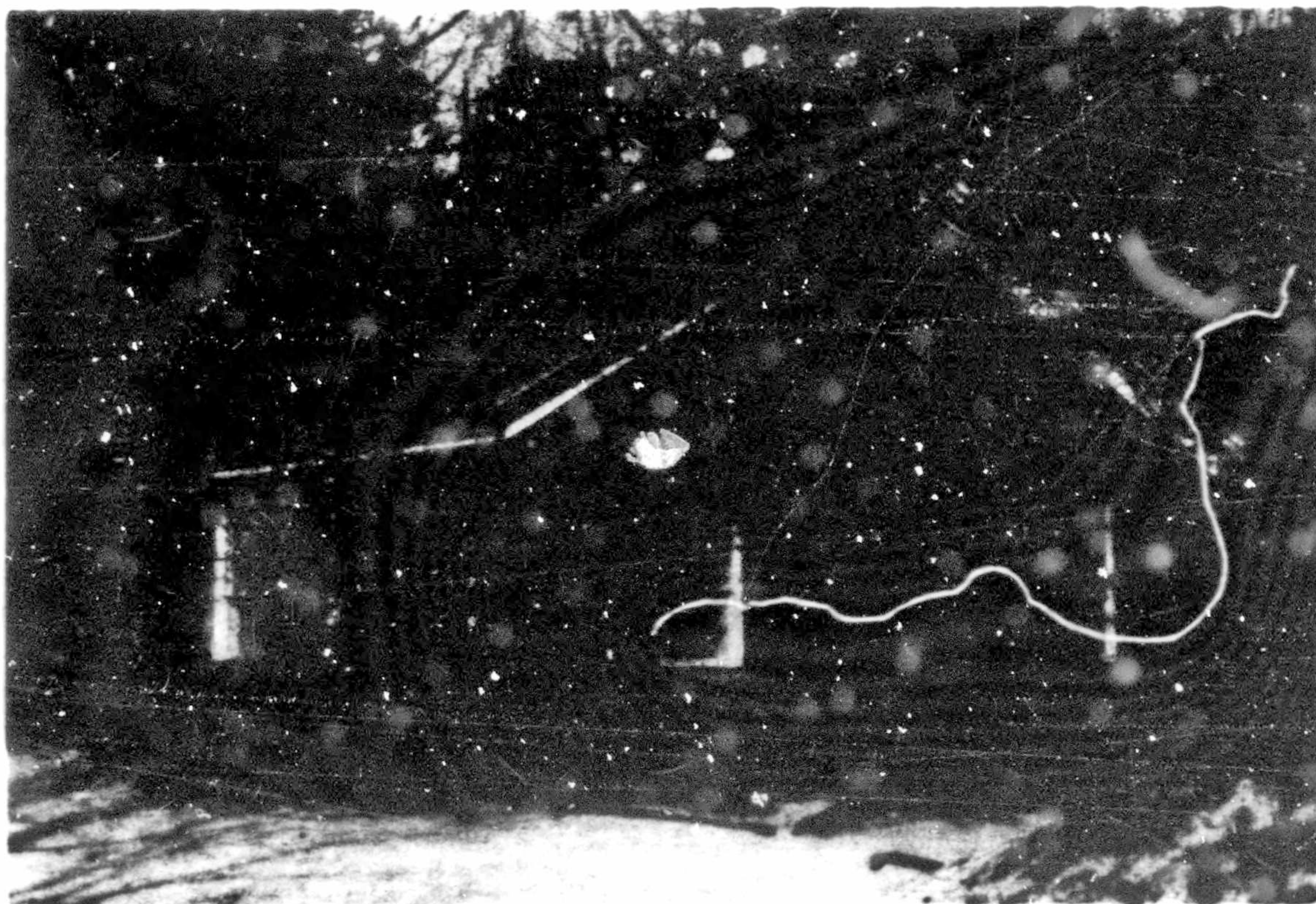
14 École Britannia, 1864. (H. Elizabeth Braun, Georgetown.)



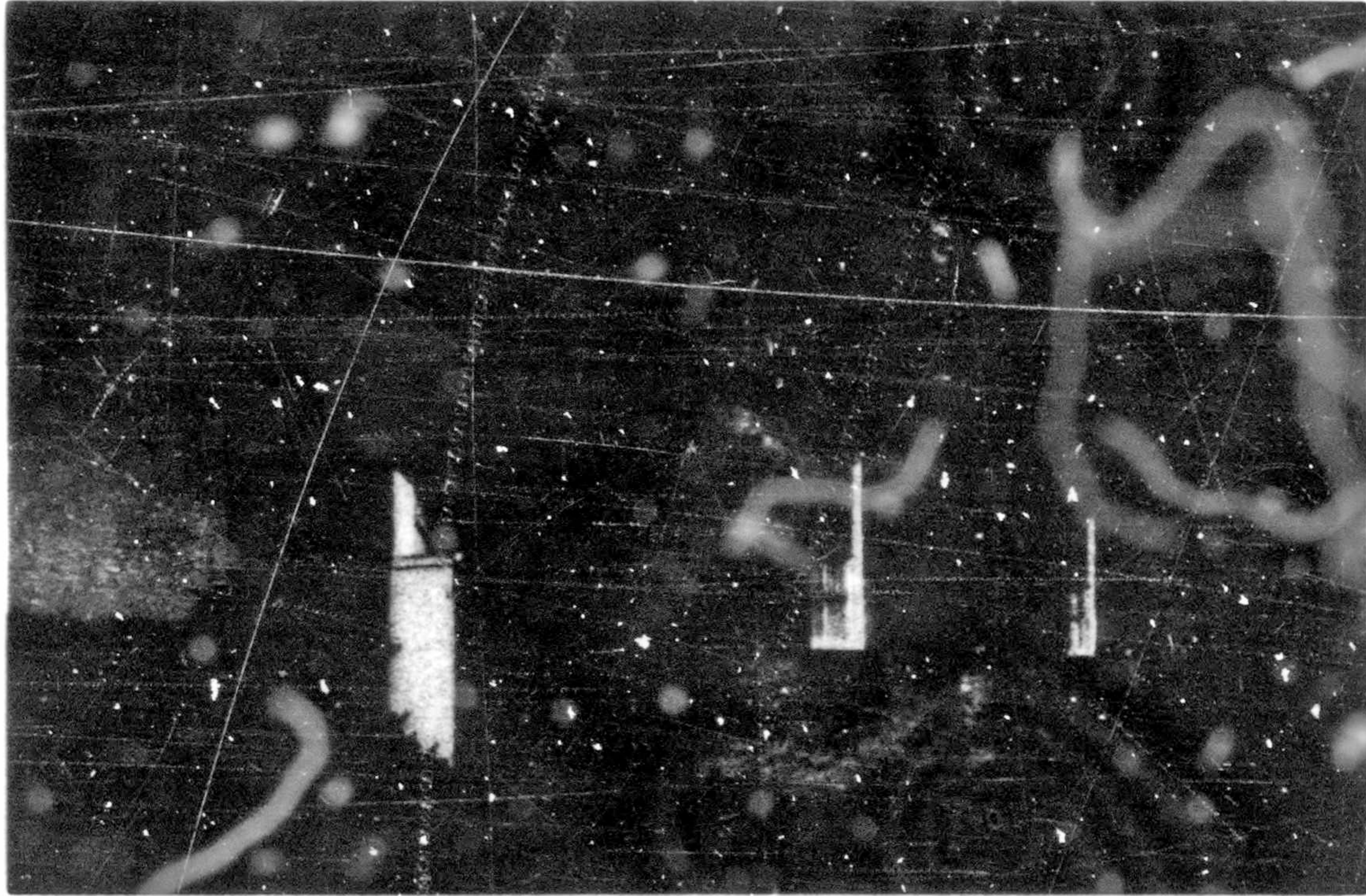
15 Greenwood School, canton de Pickering, 1860. (Norah Stoner, Greenwood.)



16 École n° 3, canton d'Augusta, Maitland, 1865. (J.A. Morris, Prescott.)



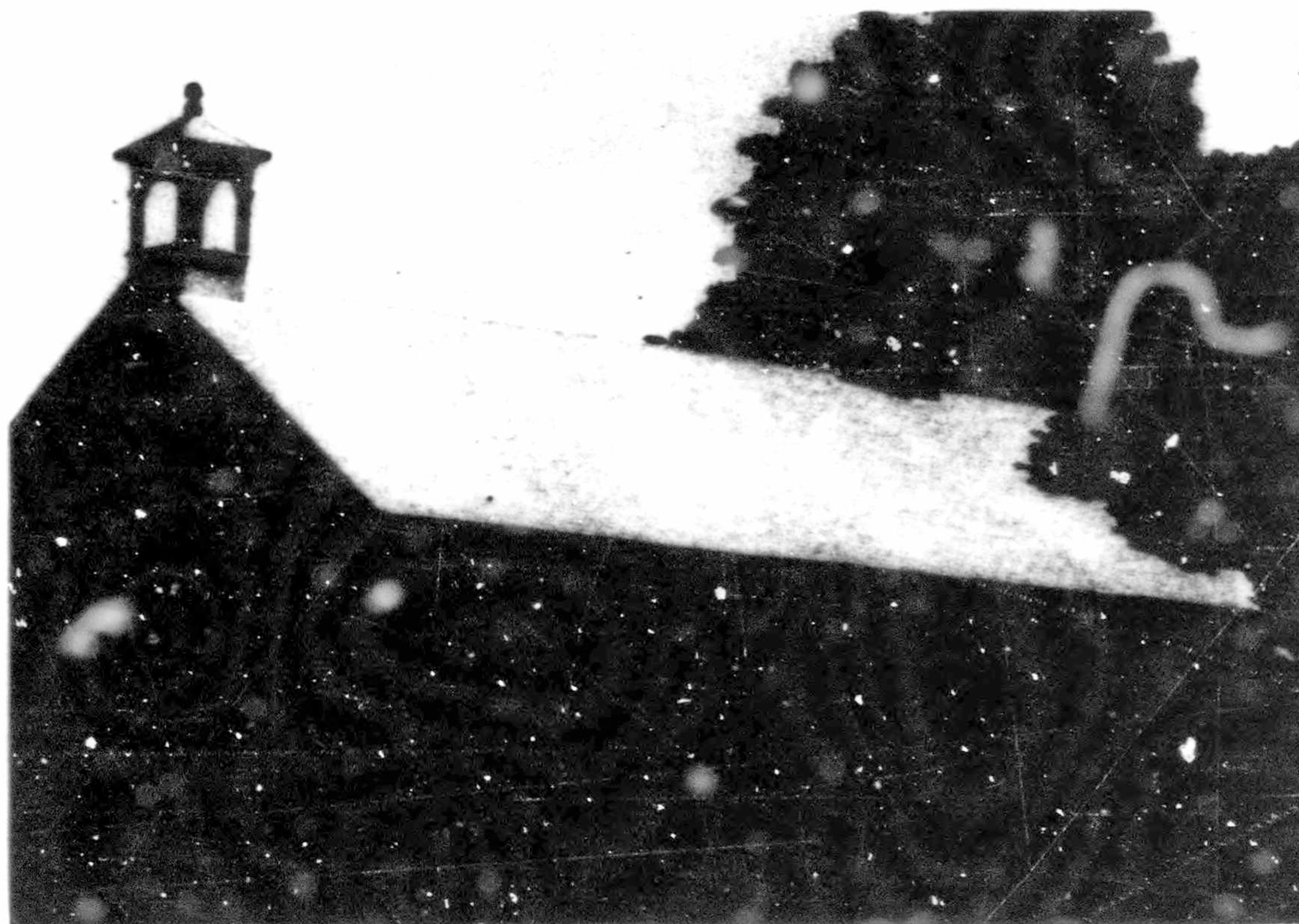
17 École en pierre, Jordan, 1859. (H. Crowfoot, Campden.)



18 École en pierre, canton de Huntley, vers 1860. (Commission de la capitale nationale, Ottawa.)



19 Dickson Hill School, Black Creek Village, Toronto, 1861. (David de Verteuil, Downsview.)



20 Richmond School, Milton, 1886. (W.L. McNeil, Milton.)



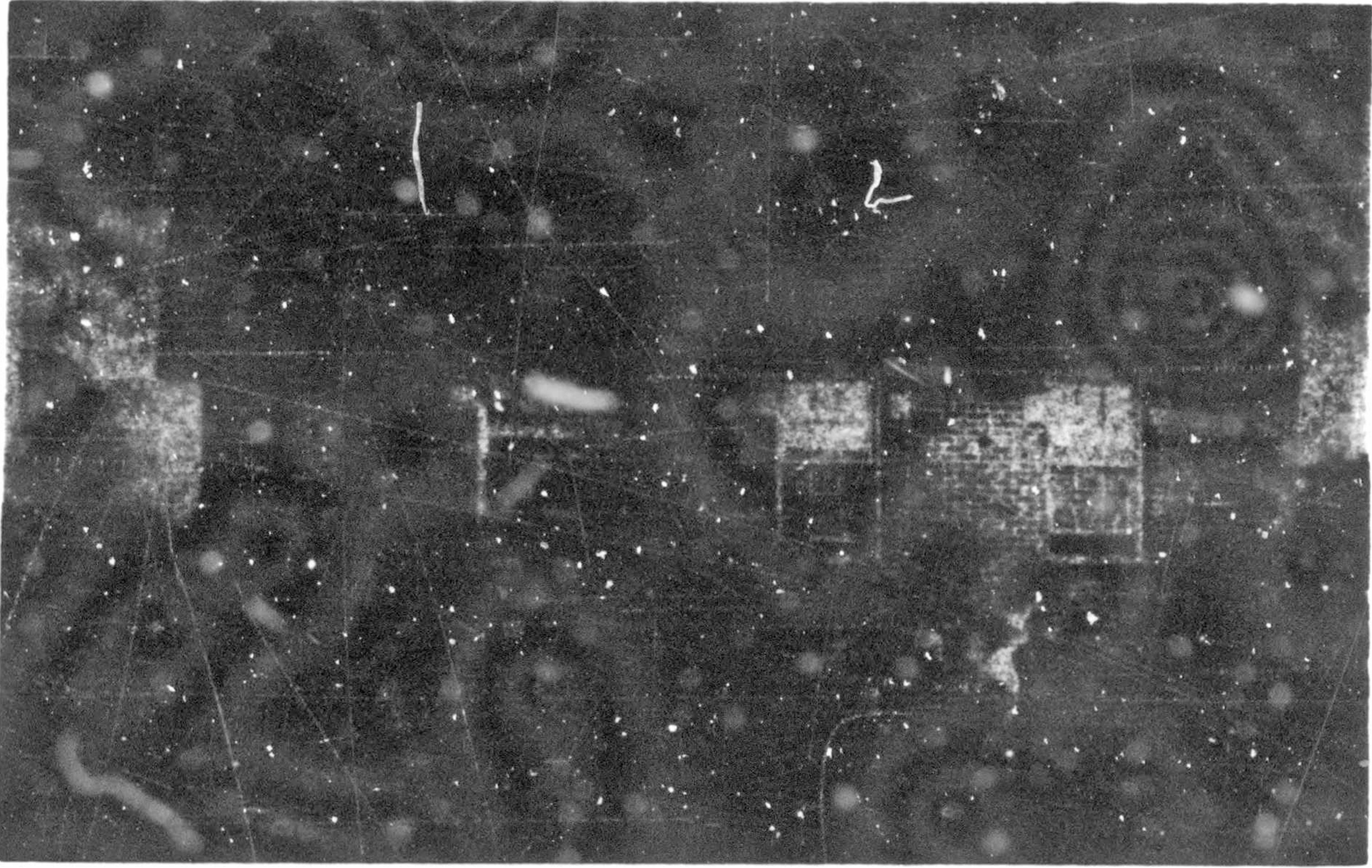
21 École n° 11, Carluke School, Ancaster, 1885. (Mike Failes, Dundas.)



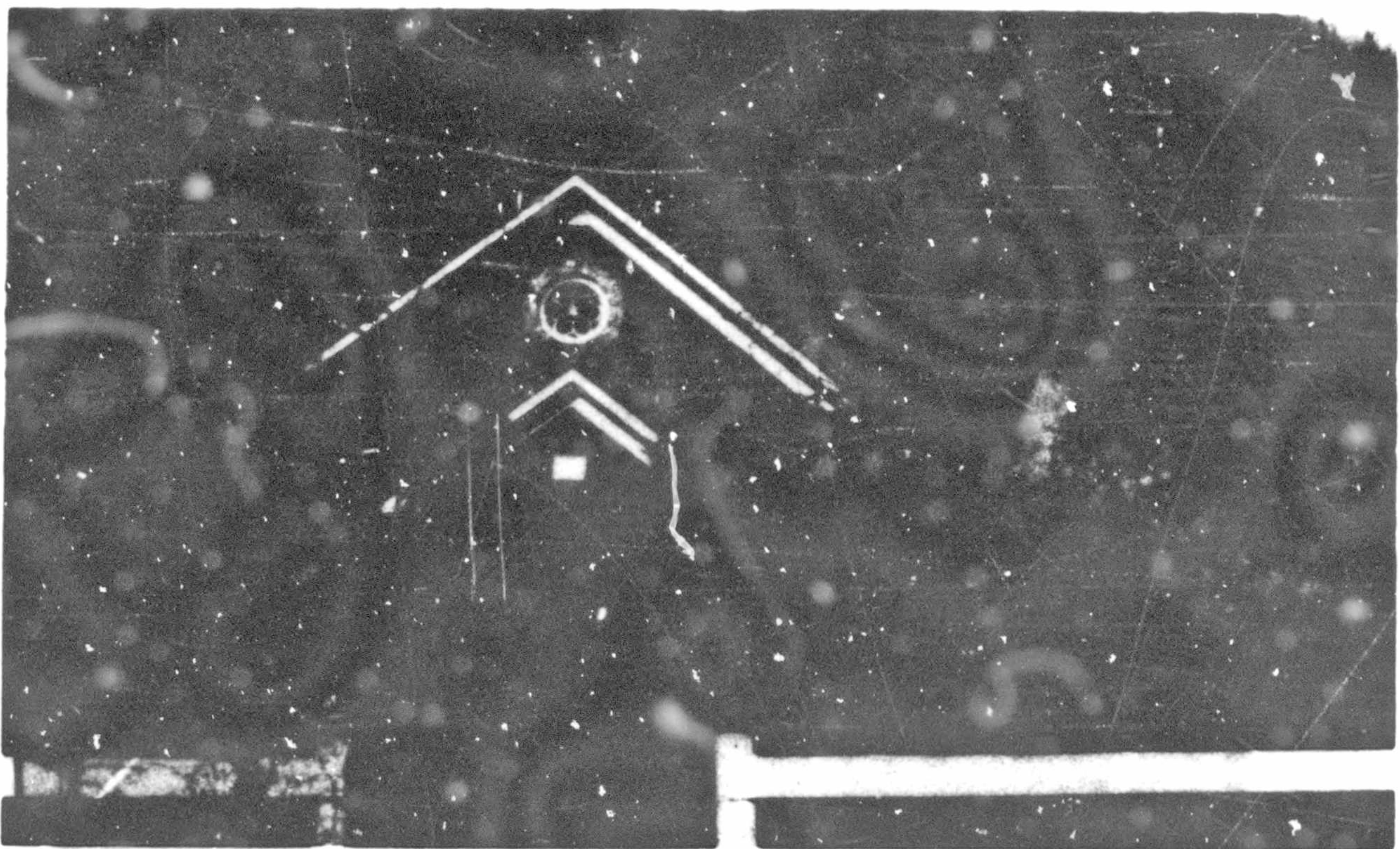
22 German Mills School, Markham, vers 1874. (Heritage Markham.)



23 Read's School, canton d'Augusta, 1880. (Goldie Connell, Prescott.)



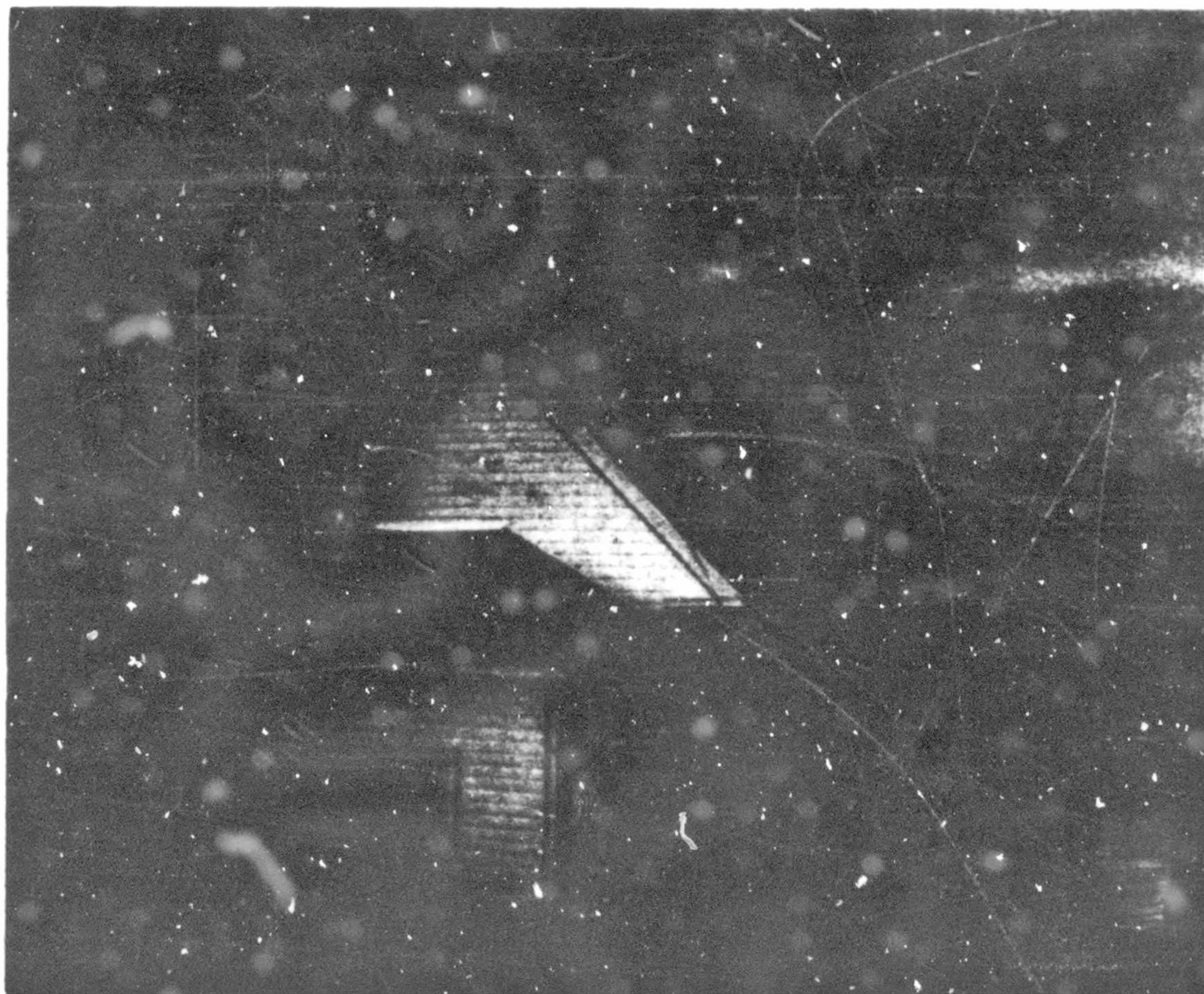
24 Campbell's Mills School, canton d'Edwardsburgh, 1876. (Miller Condell, Chicago, Ill.)



25 École n° 3, canton d'Oxford, 1881. (Winifred Lamrock, Oxford Mills.)



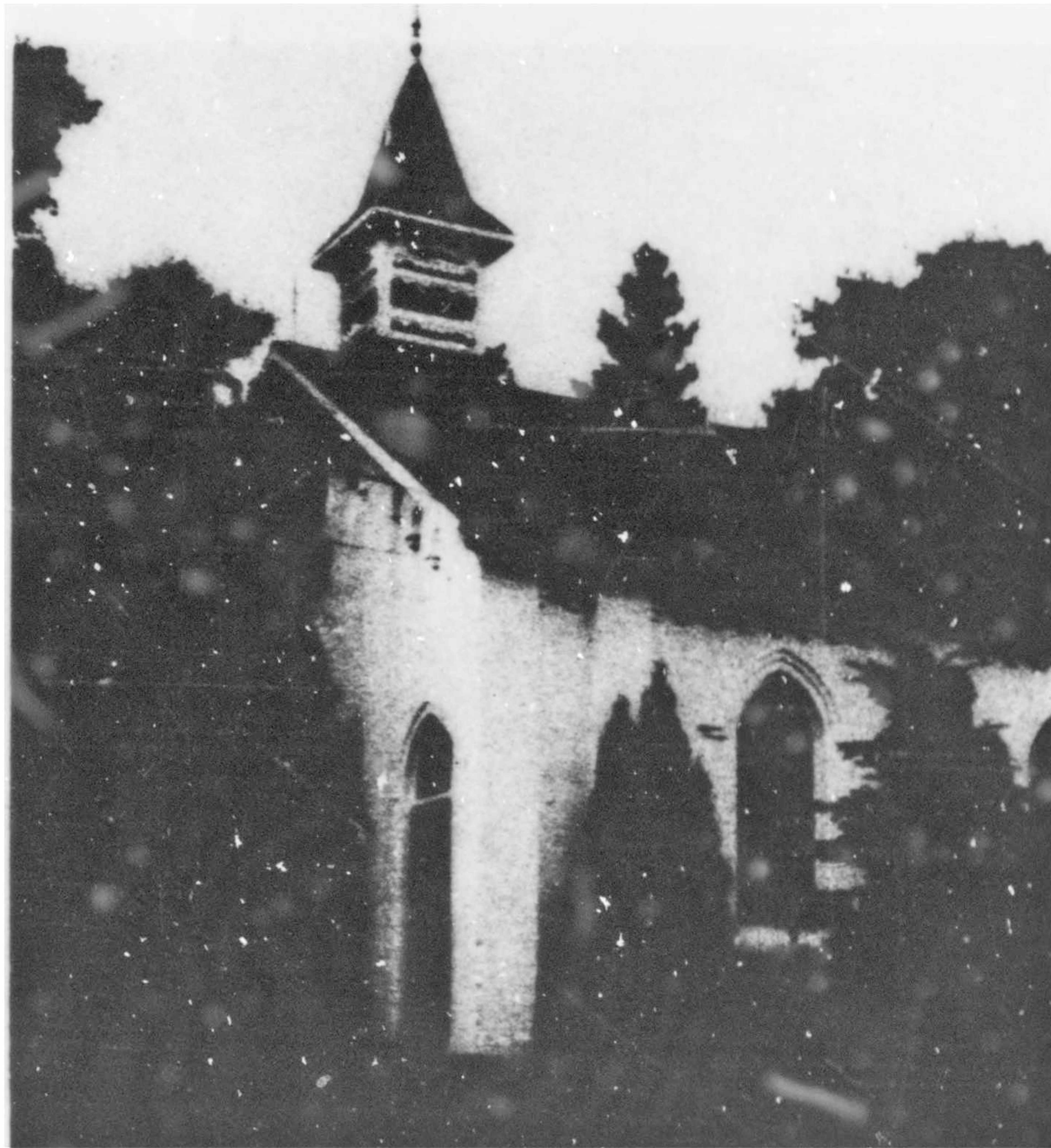
26 École n° 2, canton de March 1892. (Commission de la capitale nationale, Ottawa.)



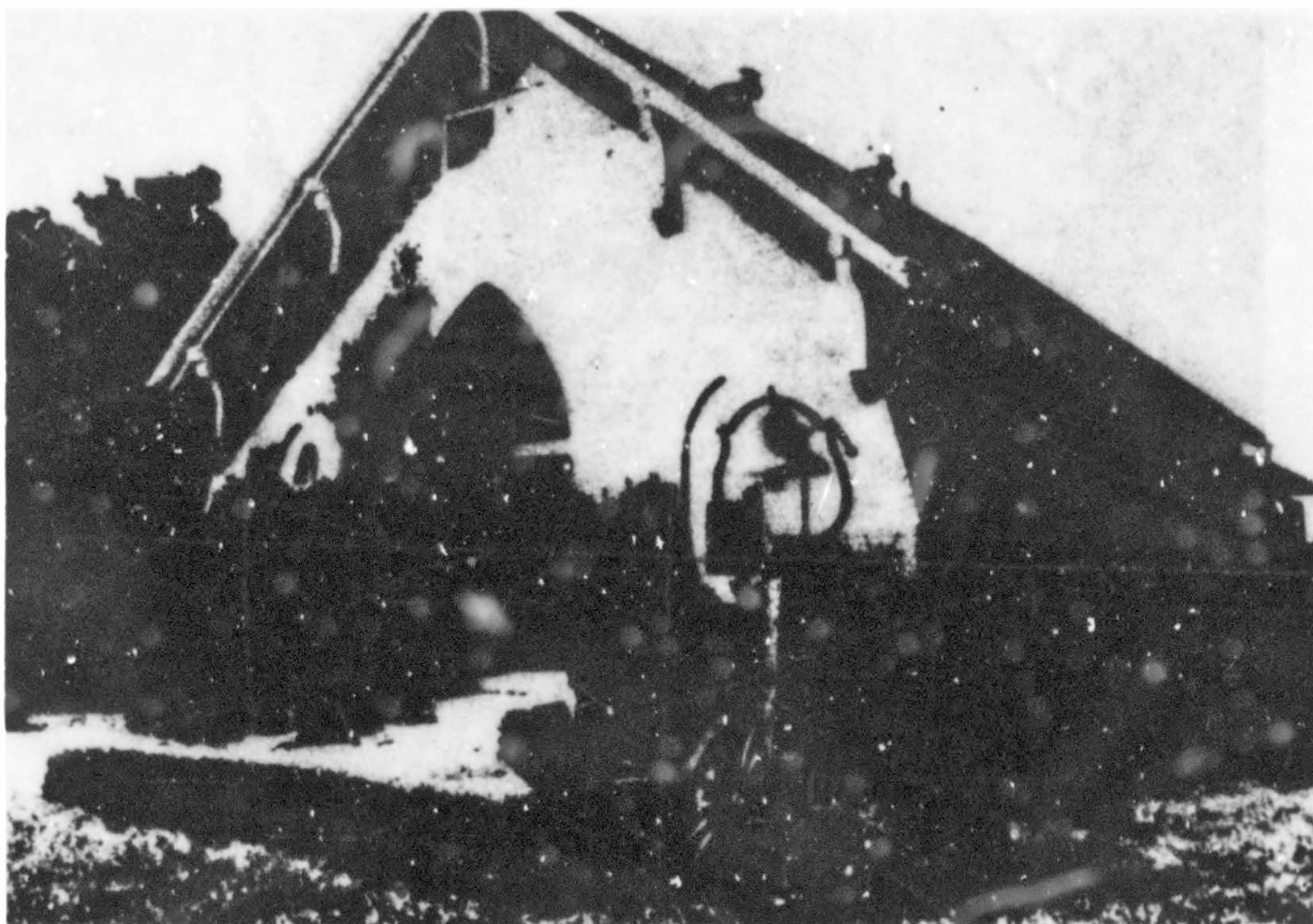
27 École n° 13, canton de Lanark, Hopetown, 1875. (Dennis Schroeder, Lanark.)



28 École n° 1, canton de Gosfield South, Harrow, 1907. (Warren Parr, Windsor.)



29 École n° 13, canton d'Ancaster, et école n° 2, canton de Beverley, Ancaster, 1880. (Mike Failes, Dundas.)



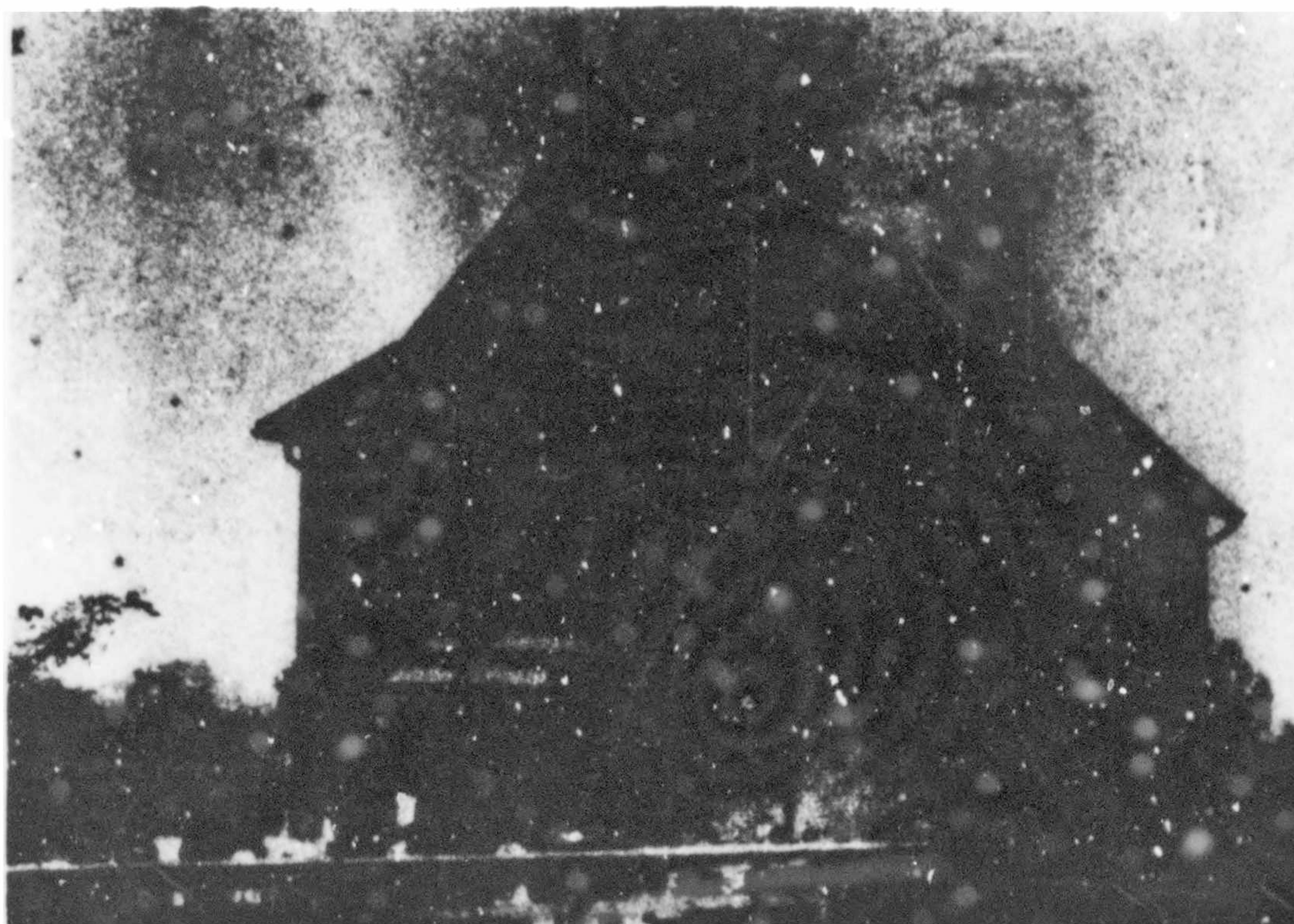
30 École Clayton, Markham, 1874. (Heritage Markham.)



31 École de Hockley, Hockley, 1899. (Max C. Coutts, Thornhill.)



32 École n° 4, canton de Melancthon, 1884. (Mlle Helen Howes, Don Mills.)



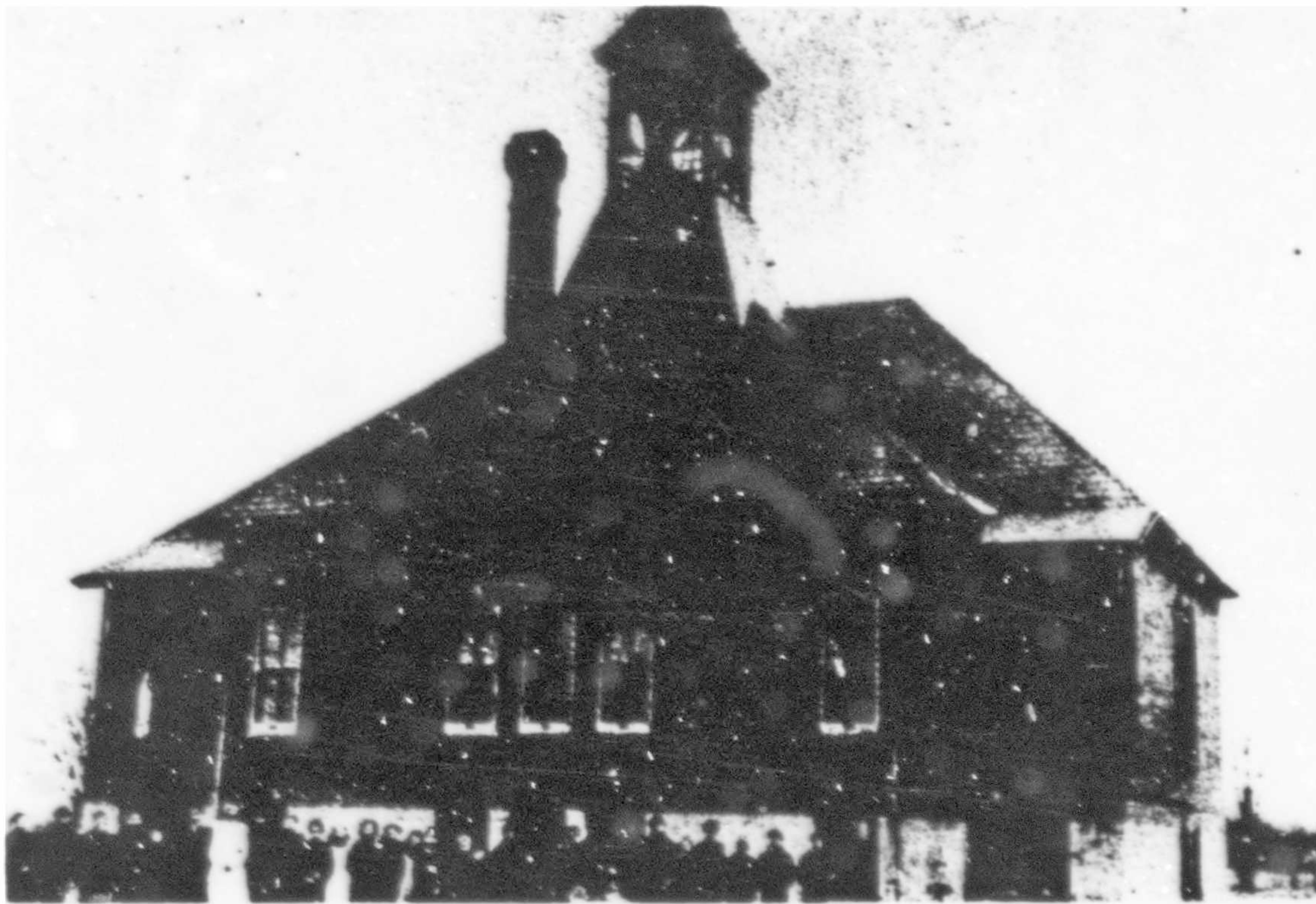
33 École n° 30, canton de Howard, vers 1870 (démolie). (Francis P. Vink, Ridgetown.)



34 École Hagerman, Markham, 1889. (Heritage Markham.)



35 Green's School, canton de Wilmot, 1907. (Katharine Lamb, Kitchener.)



36 École n° 9, canton de Howard, 1903. (Francis P. Vink, Ridgetown.)



37 École n° 17, canton d'Augusta, 1914. (J.A. Morris, Prescott.)



38 École publique de Kirkfield, Kirkfield, 1907. (Norm Lilley, Victoria County Board of Education.)